

Journée d'étude du 13 mars 2021

Paris 14^e – Auditorium de l'IPT

ACTES

Pour sa première Journée d'étude qui s'est tenue en présence le 13 mars 2021 à Paris sous le titre « Résistances aux psychoses », *L'instance lacanienne* avait invité principalement des psychanalystes d'autres associations ou écoles à intervenir, dans un « souci de s'intéresser à [leurs] travaux », « au-delà des affinités transférentielles suscitant les regroupements » (*Déclaration d'orientation**). Chacun a ainsi pu rendre compte de sa position au regard notamment de la conception déficitaire des psychoses, une des problématiques centrales de la journée. Afin de prolonger le travail et avec l'accord des intervenants nous avons choisi d'en publier les Actes.

Le Comité des publications

* <https://www.linstancelacanianne.com>

Journée d'étude
organisée par *L'instance lacanienne*

Résistances aux psychoses



Friedrich Schroeder-Sonnenstern, *Das Monokulturschandmaul*, 1956

Le 13 mars 2021 à l'IPT

Tarifs :
40€/20 € (étudiants)

Institut Protestant de Théologie
83 bd Arago, 75014 Paris

PROGRAMME

9h30-12h30

Frédéric Pellion – En parler, ou pas ?

Olivier Douville – Peut-on parler de phénomènes élémentaires dans l'enfance ?

Cyrille Deloro – Défenses paranoïdes et analyse du moi

14h30-17h30

Jean-Claude Maleval – Résistances à la spécificité de la cure des sujets psychotiques

Jérémie Savadero – Le corps dévoilé ou le désir normal

Jean-Jacques Gorog – La psychose et le temps

ARGUMENT

La reconnaissance de la possibilité du transfert dans les cures avec les sujets psychotiques est souvent mise à mal et nécessite d'être questionnée. En quoi la psychose convoque-t-elle un rapport particulier à l'articulation du savoir et de la vérité ? Qu'en est-il alors du sujet supposé savoir, comme raison du transfert ?

Lacan a toujours reconnu la variété des psychoses, tout en conférant à la paranoïa une place particulière. Existe-t-il des traits de structure reconnaissables, qui permettraient de distinguer différents types de psychoses ? En quoi ces traits ne se confondraient-ils pas alors avec des traits symptomatiques ?

Il s'agit de tenir compte des modifications que le passage de la forclusion du Nom-du-Père à une lecture borroméenne dans *Le Sinthome* a entraînées dans l'abord des psychoses, en passant par R.S.I. (21 janvier 1975) avec la référence à la fonction d'exception du père.

Se pose ici la pertinence d'une élévation de Joyce comme cas paradigmatique de psychose, ce que Lacan ne fait pas. Pour Lacan, chaque psychose s'articule à une particularité signifiante du sujet, ce qui donne lieu à une nomination spécifique (psychose lacanienne, maladie d'avoir une mentalité...)

L'existence des psychoses en référence à la structure clinique ne peut se faire pour Lacan que dans la mesure où, affirme-t-il, chacun est normal dans sa structure. Une normalité dans la structure ordonnée par le sort du désir et par « la façon dont le sujet méconnaît les termes, les éléments et les fonctions entre lesquels se joue le sort du désir, pour autant précisément que quelque part lui en apparaît sous une forme dévoilée un de ses termes » (*L'identification*, 21 juin 1962). Chaque structure se spécifiant d'une forme dévoilée parmi les trois termes en jeu dans le désir : le corps pour la psychose, le phallus pour le pervers, l'Autre pour la névrose.

Le terme « psychose » dans son rapport au désir garde sa valeur pour contrevenir à l'escamotage de la dimension sexuelle à l'œuvre dans la sémantique du handicap, de l'autisme qui fait oublier l'*auto-érotisme*, ou du transgenrisme au lieu du trans-*sexualisme*.

Sommaire

Frédéric Pellion En parler, ou pas ?.....	5
Olivier Douville Peut-on parler de phénomènes élémentaires dans l'enfance ?.....	9
Cyrille Deloro Défenses paranoïdes et analyse du moi.....	18
Jean-Claude Maleval Résistances à la spécificité de la cure des sujets psychotiques.....	25
Jérémie Salvadéro Le corps dévoilé ou le désir normal.....	36
Jean-Jacques Gorog La psychose et le temps.....	45

En parler, ou pas ?

Frédéric Pellion¹

Pourquoi nous, analystes se disant lacaniens, avons-nous tant de mal à parler de la psychose ? Peut-être pas de la psychose comme objet théorique – quitte à répéter ad nauseam les éléments de savoir construits par Lacan –, mais de la psychose qui, ainsi que le dit, dans son pragmatisme faussement naïf, la philosophie analytique, « est le cas » ?

Il me semble qu'en certains lieux cliniques où notre pratique nous conduit parfois, il est et reste difficile de parler de psychose.

Ces lieux sont multiples, mais je mentionnerai, par exemple, la clinique des enfants, celle des adolescents, et celle de la passe.

Alors, ces différents lieux, ou plutôt ces différentes modalités de la clinique, ont-ils en commun quelque chose qui expliquerait que la résistance à l'endroit du mot /psychose/ y soit particulièrement forte ?

Mais d'abord, s'agit-il d'une résistance à l'endroit du mot, ou de la chose ? Ou du déplacement sur ce mot, ou sur cette chose, d'une autre résistance ?

Sur ce dernier point, je pense que les résistances vis-à-vis de la psychose se nourrissent d'une autre résistance, celle dont les analystes non lacaniens témoignent – et, là, ce n'est plus une résistance, mais plutôt une ignorance décidée – vis-à-vis de la notion de structure.

Car, la structure, vous pouvez la penser aussi ouverte, voire aérée, que vous le voulez, vous pouvez en assouplir les contraintes avec, par exemple, les arrangements borroméens, elle n'en garde pas moins cette connotation d'équivaloir peu ou prou à un destin.

À cet égard, résister à l'idée de structure est peut-être une autre manière d'objecter à l'idée que l'inconscient soit bien, comme l'affirmait Lacan, « notre seul lot de savoir² ».

Le même, à Yale, parlait de la « fatalité » dans laquelle « il y a déjà », selon lui, « une sorte de préfiguration de la notion même d'inconscient³ ». C'est-à-dire que notre destin, s'il est bien ce qui peut ordonner un peu les forces qui nous mènent, est le « destin que nous fait l'inconscient⁴ ».

¹ Psychiatre des hôpitaux, praticien hospitalier, GHU Paris Psychiatrie et Neurosciences, Institut National de Jeunes Sourds de Paris, CMP enfant et adolescents de Vanves ; psychanalyste ; directeur de recherches, université de Paris ; enseignant au Collège de clinique psychanalytique de Paris ; membre (AME) de l'École de Psychanalyse des Forums du Champ lacanien.

² Jacques Lacan, *Les non-dupes errent*, 13 novembre 1973, inédit.

³ Jacques Lacan, « Conférences et entretiens dans des universités nord-américaines » (1975), *Scilicet* 6/7, Paris, Seuil, 1976, pp. 7-63.

⁴ Colette Soler, « Le ré-avènement du réel », *Hétérité*, n°13, Paris, Le Champ Lacanien, 2019, p. 24.

Il serait intéressant, certes, de se demander ici si la jouissance du tragique dont parlait naguère Patrick Guyomard⁵ à propos de certaines références élues de Lacan, mais aussi à propos de Lacan lui-même, ne se serait pas sédimentée, mais aussi épurée, en attachement pour les différentes figures de la structure.

Mais il importe davantage, pour aujourd'hui, de souligner que Lacan n'est pas dupe de l'effort de son époque pour s'affranchir la notion même de destin : « L'*atè* antique sans doute nous rendait coupables de cette dette [la dette dite par lui « symbolique »], d'y céder, mais à y renoncer comme nous pouvons maintenant le faire, nous sommes chargés d'un malheur qui est plus grand encore, de ce que ce destin ne soit plus rien⁶. »

*

Ceci dit, revenons à la question.

Qui est, à mon sens, une fois reconnue la participation d'un refus de la structure dans le silence fait sur la psychose, de tout de même se demander s'il n'y aurait pas un génie propre à la psychose pour attirer ainsi la résistance. Génie dont les autres structures, la névrose, et même la perversion, seraient privées.

Le silence fait sur la psychose dans la clinique de la passe est peut-être de nature à nous fournir vers un début de réponse.

Car, au fond, beaucoup en cette matière dépend des « représentations d'attente », comme Freud s'exprimait⁷.

Qu'est qu'une représentation d'attente ? Est-elle différente de ce qu'il nomme, dans un autre de ses articles techniques – mais toujours pour inviter l'analyste à les suspendre – « représentation.but⁸ » ?

L'une comme l'autre sont des représentations conscientes ou susceptibles de l'être, et dont on espère, par leur mise en série, par leur articulation en un savoir, un progrès pour l'avenir. Ce qui était d'ailleurs, comme vous le savez, la position fondamentale de Freud à l'endroit du savoir, et plus généralement de la raison⁹.

Or, ce savoir supposé, que celui à qui il est supposé en fasse montre ou pas, institue de l'Autre. C'est même cette institution qui, selon Lacan, est au principe du transfert, y compris dans ses variétés psychotiques¹⁰ – je ne dis rien, là encore, d'original.

Or, il se trouve – et je continue de répéter ce que tout le monde, ici, sait – que Freud avait l'intuition, forte et constante, d'une inaptitude de la psychose au transfert.

⁵ Patrick Guyomard, *La jouissance du tragique*, Paris, Aubier, 1992.

⁶ Jacques Lacan, *Le séminaire*, Livre VIII, *Le transfert*, Paris, Seuil, 1991, p. 354.

⁷ Sigmund Freud, *Œuvres complètes. Psychanalyse*, X, Paris, PUF, depuis 1989, p. 64 ; et XI, p. 108.

⁸ Sigmund Freud, *OCP*, XI, p. 46.

⁹ Pour exemple cette phrase tirée du même texte, « Les chances d'avenir de la thérapie analytique » : « Il est clair que tout progrès de notre savoir signifie un supplément de pouvoir de notre thérapie », Sigmund Freud, *OCP*, X, p. 63.

¹⁰ Frédéric Pellion, « Quelques remarques sur le transfert et l'érotomanie », *Mensuel*, EPFCL-France, 2016, n°102, pp. 25-34.

Mais, de ne pas trouver comment articuler cette inaptitude à sa conception du transfert, il doit laisser aller sur un chemin séparé, d'un côté différentes modalités d'introversion de la libido – autisme, auto-érotisme, narcissisme, etc. –, et, de l'autre, trois facettes, elles-mêmes en apparence peu conciliables, du transfert, à savoir la répétition, le « refusement » imputable à la réalité, et les opérations de la pensée¹¹.

Et on peut suivre comment, à l'occasion, les deux termes /psychose/ et /aptitude au transfert/ forment chez Freud, comme malgré lui, un cercle logique. Je pense par exemple au cas AB, où l'on suit mois après mois Freud osciller quant au diagnostic de son patient selon son appréciation des progrès, ou des stagnations, du processus transférentiel, eux-mêmes mesurés à l'aune du crédit qu'accorde ou non AB aux constructions tentées par Freud¹².

*

Attardons-nous quelques instants sur les mots : *Erwartungsvorstellung* (GW, VIII, 105), *Zielvorstellung* (GW, VIII, 354).

Dans les deux cas, attente et but sont des génitifs ; certes, mais reste à décider de quel genre de génitif il s'agit : sommes-nous, par exemple, devant une représentation en attendant, d'une représentation provisoire, à la manière d'une hypothèse scientifique ? ou bien devant une représentation de ce qui pourrait être attendu, et qui par définition, donc, n'est pas là ? ou encore d'une représentation de l'attente en tant que telle, du mouvement d'attente, si je puis dire ?

Je pourrai dire la même chose concernant le but, mais également faire un bond dans le temps et me tourner vers la question VI de *Télévision* : que m'est-il permis d'espérer ?

La réponse de Lacan, vous le savez, procède en deux temps : en effet, avant de se prononcer sur la chose espérée, ou sur sa valeur éventuelle, il juge utile de donner un bon coup de pied dans la fourmilière significative de l'espoir : « J'ai vu plusieurs fois l'espérance, ce qu'on appelle : les lendemains qui chantent, mener les gens [...] au suicide tout simplement¹³. »

Dans ce contexte, la promesse analytique « d'espérer assurément de tirer au clair l'inconscient dont vous êtes sujet » ne dessine plus un but qui serait représentable. Ou peut-être seulement un but-oxymore, sans signification prédéterminée ; donc modeste, voire « futile » ; mais qui, en tout cas, « exclut le vous qui n'est pas *déjà* dans le transfert¹⁴ » (je souligne).

De fait, pour compliquer, parfois, le transfert à l'analyste, la psychose n'exclut pas, loin de là – et c'est peut-être le principal enseignement du cas AB –, le transfert à la psychanalyse.

Faire effectivement la paire avec le psychotique, c'est se convaincre qu'il n'y pas moins d'espoir pour lui que pour n'importe qui d'autre, car il n'y en a qui représentation qui vaille, de cet espoir, pour

¹¹ Sigmund Freud, *OCP*, XI, pp. 105-116.

¹² David J. Lynn, « L'analyse par Freud d'un homme psychotique, A. B., entre 1925 et 1930 », *Journal of the American Academy of Psychoanalysis*, n°21 (1), 1993, pp. 63-78. Tr. fr. Luiz Eduardo Prado de Oliveira, disponible sur internet.

¹³ Jacques Lacan, « Radiophonie », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 542.

¹⁴ Jacques Lacan, *Ibid.*, p. 543.

personne. La chose qu'on peut attendre d'une analyse étant cette denrée sans valeur qu'essaie d'approcher Bernard Nominé, dans un livre récent¹⁵, comme « présent du présent ».

A cette condition de décantation, *le* dire, ou pas, *en* parler, ou pas, n'a plus la même importance. /Psychose/ reste un signifiant, duquel faire usage, on non, selon les associations selon lesquelles il se... présente.

Je vous remercie.

¹⁵ Bernard Nominé, *Le présent du présent*, Paris, Editions Nouvelles du Champ Lacanien, 2020.

Matérialité de « Lalangue », phénomène élémentaire, transfert¹

Olivier Douville

Ce texte parlera de clinique psychanalytique en milieu psychiatrique.

Exposant une clinique des phénomènes élémentaires, il voudra mettre en avant comment l'accueil de la parole ne se fait pas sans le souci d'y repérer sa dimension transférentielle.

Les phénomènes élémentaires sont souvent discrets, ils ont ceci de remarquable de concerner le point le plus vif de la subjectivité dans la psychose, soit la combinaison première et singulière d'éléments à partir desquels le délire se construit et antérieure à lui. Lacan parlera en 1957 de signification énigmatique ce qui renvoie ici aux travaux pionniers de Neisser lequel proposait que ce nous nommons phénomène élémentaire « se manifeste dans la façon dont les malades, dans des états sans affects, sans qu'ils s'en aperçoivent, sans qu'ils le veuillent, saisissent les représentations qui s'offrent à leur conscience comme étant en relation avec leur personne propre² ». Un concernement initial et compact.

François Sauvagnat³ indique que dans la filiation de la clinique allemande (Neisser, Tiling, Marguliès, Heilbronner qui « insistaient sur l'importance du phénomène d'*Eigenbeziehung* »), Lacan tisse des liens précis entre interprétation et hallucination.

Lacan dégage dans sa thèse⁴ une série de phénomènes élémentaires : les « états oniroïdes souvent colorés d'anxiété », les « troubles “d'incomplétude” de la perception » et les « illusions de la mémoire ». Cette série trouve sa cohérence de structure en cela que s'y manifeste une façon d'évidence qui s'impose au sujet, comme venant le désigner et le concerner, sans que cette évidence soit le fruit d'une quelconque déduction, et du moindre raisonnement. Une part de la psychiatrie allemande va contrer les thèses kraepeliniennes – ceci explique pourquoi la phénoménologie qui est à l'opposé de la démarche de Kraepelin a eu beaucoup d'importance. Une de ses visées cliniques est de considérer le cours d'une maladie et le cours des significations personnelles qu'un sujet donne à ce qui lui arrive en particulier ; cette psychiatrie tient pour décisif dans l'examen clinique de mettre en évidence une

¹ Ce texte a été élaboré à partir d'un exposé fait dans le séminaire animé par B. Toboul sur « Lalangue » à l'Université Paris Diderot – Paris 7. B. Toboul et le petit groupe de chercheur qu'il réunit autour de lui m'a gratifié d'une écoute chaleureuse et amicale, nous eûmes de bons échanges.

² Cité par F. Sauvagnat in Sauvagnat F., « De quoi les phénomènes élémentaires psychotiques sont-ils l'indice ? », in Grivois H. (s/dir.), *Psychose naissante, psychose unique ?*, Paris, Elsevier Masson, 1991, p. 72.

³ F. Sauvagnat « Phénomènes élémentaires psychotiques et psychose ordinaire », *Sigma, Revue de Recherches en Psychopathologie*, 2009, p.79-98. [halshs-00634949](https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00634949)

⁴ J. Lacan, *De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité* (1932, Paris, Le François), Paris, Seuil, coll. Poche, 2015.

signification personnelle. Ce dernier point prend, sous le nom « d'expérience délirante primaire », une large place dans le traité de psychopathologie de Karl Jaspers⁵.

Précisons encore. Si l'on compulse les écrits de Falret, de Séglas, de Capgras ou encore ceux de Lasègue ou de Morel, les descriptions de tels phénomènes convergent : des sujets sont pris dans une éclaboussure sonore qui les sidère et qui les alerte, dont ils se font en quelque sorte l'interlocuteur, pas nécessairement suspicieux, encore que cela puisse arriver, mais électif.

Cette notion de « phénomène élémentaire » utilisée donc par Lacan dans sa thèse sur la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité, se retrouvera plus tard dans ce que Lacan disait de Joyce lorsqu'il isole un moment du phénomène élémentaire produisant un « laissé tomber du corps ». De tels phénomènes ne sont pas à proprement parler des souvenirs au sens du souvenir freudien toujours remodelé et reconstruit, ce sont des phénomènes isolés dans la vie du sujet. Ce dernier va les situer comme des phénomènes fulgurants et qui le désignent électivement. De telles fulgurances, marques irrémédiables et non dialectisables, ont pu survenir à la façon d'un sceau qui fait trou sur une page de l'histoire du sujet sans pour autant être intégrées dans le cours de cette histoire. Elles se résumeraient assez souvent par une triade composée d'un sentiment de laissé tomber du corps, d'une intense signification personnelle et encore de modifications des conditions usuelles de la perception qui induit une grande porosité à ce qui est une sonorisation des regards et des attitudes d'autrui. Alors tout bruissement fait signe. Le langage est court-circuité, sa faconde métaphorique bloquée. Pris dans un phénomène élémentaire, le sujet est dans le temps paradoxal d'une sidération, d'une expérience énigmatique, et si le monde ainsi ébranlé ne se recoud pas, s'il n'y a pas de capitonnage, alors le corps peut lâcher et le monde devenir une pure bouillie sans abri.

Je travaille régulièrement depuis des années à l'hôpital psychiatrique de Ville-Evrard⁶. J'y rencontrai un homme d'une soixantaine d'années, Monsieur I., dont l'existence quotidienne avait ceci de remarquable qu'il passait de longs moments, parfois une à deux heures tôt matin, à peine expédié un petit-déjeuner sommaire, en se postant tout contre la porte du pavillon dans une attitude d'écoute. Il attendait quelque chose, non sans angoisse ; il fit des mois durant mystère de ce qui le mettait ainsi en alerte. Puis, un beau jour – oui, ce fut un beau jour –, il m'entretint de la nature et de la raison de son attente. Il guettait le moment où un oiseau tout particulier entamait ce que je nommerai, pour le moment, un chant. Cet oiseau portait un nom, Monsieur I. l'appelait « pipoulou ». L'attente était longue, pesante, car tant que cet homme n'avait pas entendu le chant de l'oiseau pipoulou, le monde n'était plus qu'un chaos, invivable tant pour lui que pour les autres pensionnaires du pavillon, et de même pour les soignants. L'expérience qu'il éprouvait était alors d'être livré à un magma indifférencié où tout prenait la teinte oppressante et uniforme d'une grisaille. Perte de la vision mentale soulignait Cotard, entendant par là que toute distinction signifiante et sensorielle s'abolit. Absolument morne, ce monde n'était découpé par aucune perspective. Tout bruit, comme toute parole, devenait à Monsieur I. un murmure inhumain et continu et, qui, de plus, semblait pouvoir entrer dans son corps, le traverser de part en part.

⁵ K. Jaspers, *Psychopathologie générale* (1^o éd. 1913), Paris, Tchou, Bibliothèque des introuvables, 2001.

⁶ Pôle G. 18, service de Mme de Dr Lechner.

Nous conversâmes, lui et moi, de longues heures par semaine durant plus d'un trimestre, ce qui permit une patiente reconstruction de ce vécu du monde ; il me confia alors que seul le chant de cet oiseau qu'il n'a jamais vu et qui n'était pas à voir, que seul ce chant donc était capable de remettre en marche une découpe signifiante dans le monde et une orientation dans ce monde. Pénétré de la gravité croissante de sa mission, convaincu que si pipoulou ne venait pas se présenter à lui, la plausibilité d'un monde vivant et habitable se ruinerait au plus tôt, il se faisait la sentinelle fragile du bruissement de l'oiseau. Un oiseleur rudimentaire et acharné jamais dérisoire. Mais pipoulou chantait-il ? L'hallucination prenait-elle le tour de ses hallucinations musicales à propos desquelles écrit H. Ey⁷ ? Nullement, Pipoulou parlait, ou plus exactement il alternait dans un coassement espéré des phonèmes dont « Pi », « Pou », et « Lou », mais aussi « Oiseau » et « crac » ou « cric » – de ces dernières onomatopées, nous en verrons plus loin la possible raison. Ces voix sont centripètes et référentielles. C'est vers le sujet qu'elles se dirigent et convergent sans nul écho. Ce sont des encoches sonores nettes comme des coups portés, décisives, jamais des bruissements épars d'où surgiraient des doubles échos que l'automatisme mental resserre. Une sur-réalité, qui à l'instar du fantasme dans les névrose donne cadre à la réalité, au point qu'à chaque matin, elle enclenche la plausibilité qu'un monde soit habitable. J'y reviendrai.

Monsieur I. avait été désigné à mon attention car on ne comprenait pas pourquoi, quelques mois auparavant nos premières entrevues, il avait débuté un épisode franchement mélancolique. L'univers ambiant lui était alors devenu déqualifié, brutalement, et son corps télécommandé devenait masse inerte et énorme, ce qui ne manquait pas d'évoquer le syndrome dit de Cotard, hors, et c'est heureux, le fait que les thématiques d'immortalité n'étaient guère présentes. Les difficultés à situer et à rendre compte de ce démarrage d'un moment de délire mélancolique venaient de ce que Monsieur I. n'avait pas connu de pertes d'êtres proches alors dans ce qu'on appelle la réalité. Sans l'énergique bienveillance de l'équipe infirmière, il aurait pu rester prostré des jours entiers à la porte du jardinet qui, sur son flanc gauche, prolonge le pavillon d'hospitalisation. Un peu remis sur pied, il reprit son rôle de guetteur, l'oiseau se manifesta enfin. Il a pu me dire en quoi le sentiment déchirant que disparaîtrait à jamais cet oiseau l'avait plongé dans un tel état d'affliction. De quoi cet oiseau était-il porteur ? Quelle signification personnelle délivrait-il à cet homme qui rendait ainsi habitable, mais si précairement, l'ambiance du monde ? Telles furent les interrogations qui marquèrent les débuts de la cure. En discutant un peu plus longuement avec Monsieur I., et fidèle au souci auquel je me tiens dans la conversation clinique avec ces hommes et ces femmes dits « patients », j'ai toujours tenu à situer, non pas d'abord ce qui s'est passé dans l'enfance, mais ce qui marque leur expérience du monde, ici et maintenant. Je ne tiens pas que les conflits de l'enfance viendraient ici s'affirmer dans le symptôme présenté à l'âge adulte mais, progressivement et une fois campée une certaine phénoménologie du temps vécu, je tente alors de situer si, dans l'enfance de patients en psychose, on ne rencontre pas ce que les anciens aliénistes avaient désigné comme des phénomènes élémentaires. C'est là une idée qui n'est pas très originale mais qui reste fortement discutée aujourd'hui encore que d'aller chercher la présence de phénomènes élémentaires dans l'enfance d'un sujet ; la plupart du temps, on assure, d'une façon peut-être expéditive, que la présence de phénomènes élémentaires ne concerne en rien l'âge tendre et que c'est dans les moments de l'âge adulte qu'il convient d'en explorer le surgissement initial.

⁷ H. Ey, « Les Hallucinations musicales », *Traité des hallucinations* (Masson, 1973), rééd. Paris, Tchou, Bibliothèque des introuvables, 1999, p. 178-183.

Le dit phénomène élémentaire laisse le sujet dans un désarroi extrême, sans recours, et sans pensée, en même temps qu'il lui assigne une place. Mais cette catastrophe est aussi une construction et elle peut être une production du sujet face à une béance. Sa dernière signature au bord du précipice. Les caractéristiques de cette production nous importent ici en ce que s'y conjoignent un inoubliable état de corps et quelques hallucinations énigmatiques. L'hypothèse que nous proposons en cet article est que ces hallucinations emportent avec elle des traces, des rémanences, et non des réminiscences, de ce que Lacan a nommé lalangue, terme par lequel le psychanalyste désigne non seulement un bien propre à chacun mais plus encore ce qui est gros des jouissances liées à notre prise dans le langage.

Monsieur I. évoque en quelques mots très précis que, lors de sa première communion, il ressentit de violente façon qu'au moment où il recevait en sa bouche l'hostie, des forces l'obligeaient violemment à tourner la tête, qu'il devait lutter contre cette violence qu'il lui était faite, et venaient en même temps résonner tout partout autour de lui ces sons « cric » et « crac » qui maintenant font partie du répertoire de pipoulou. Lui revient aussi une phrase aussi étonnante que cela, reprise d'une conversation dans sa famille où les anticléricaux tonitruants étaient en butte aux cléricaux tout aussi irascibles : « Votre religion ne mérite que des noms d'oiseau ! » Ce phénomène de l'enfance ne fait pas pour lui un souvenir qui pourrait être le point de départ d'une romance, en cela que ce souvenir ne se dialectise pas, Monsieur I. n'essaie pas de s'y repérer comme quelque chose d'interprétable, il y voit une masse de sons qui lui est tombée dessus et qui lui a été imposée de façon mécanique. Voilà les sources d'éclaboussures sonores d'où provient le répertoire de pipoulou. Cet oiseau est un vieux compagnon de route, puisque jeune adulte, cet homme s'est intéressé un moment aux études d'ornithologie mais il n'a absolument pas trouvé son compte dans cette affaire. Pipoulou ne désigne ici aucun volatile rare susceptible d'attiser la curiosité des savants, mais un point hors ligne qui condense, ou plus précisément agglutine, des éclats de voix propres aux querelles de famille et des phonèmes plus anciens qui accompagnèrent l'excitation de ses pulsions partielles lors des premiers soins.

Pour ce Monsieur I., le nom de cet oiseau était donc un collage entre des éléments nominatifs : le nom de notre drôle d'oiseau, pipoulou, se compose du surnom qu'il avait quand il était petit, « pipou », Lou étant le prénom de sa sœur aînée ; mais voilà, Monsieur I. peut exactement dire que oui, on le surnommait ainsi et que Lou était bien le prénom de sa sœur aînée, sans que cela amène la moindre association et même la moindre réminiscence relative à la relation qu'il a entretenue avec sa sœur. « Pipoulou » est une nomination qui ne pointe pas un trait d'idéal, c'est une nomination qui est l'incise du sujet, mais qui ne dépose pas ce sujet dans des traits qui lui permettraient de romancer d'une quelconque façon sa mise au monde.

L'hypothèse que je proposerai alors est que la nature de ce phénomène élémentaire particulier, tant actuel dans le délire, comme le soulignait Lacan dès 1955, ne se comprend pas sans faire mention de la « lalangue » dans la mesure où ce phénomène élémentaire comme tant d'autres, s'il est fait d'impositions de significations énigmatiques ou stigmatisantes, se vit, de plus, telle une irruption forcée dans la vie d'un sujet d'une succession rapide de phonèmes extrêmement localisés, extrêmement forts, qui semblent, non pas accompagner le sujet, non pas être le bien du sujet, comme on pourrait voir certains patients extrêmement amoureux de leurs rêves ou attachés à leurs rêves, mais qui semblent être la doublure du sujet.

Tout cela peut paraître assez loufoque parce que c'est un patient à l'hôpital, c'est un grand délirant, mais il n'empêche qu'avec un analysant que je reçois dans mon cabinet, je peux entendre aussi des petits phénomènes élémentaires des plus discrets. Je me souviens des paroles d'un patient évoquant un moment catastrophique de sa scolarité, il avait 13 ans : « J'étais interrogé à l'époque, je n'ai pas pu répondre, ce n'est pas que je ne savais pas, c'est qu'il y avait une espèce de perte de la spontanéité de ma parole. » Ce n'est pas un indice, il faut creuser un petit peu les choses. Je parle donc avec ce jeune homme de 25 ans, j'essaie de situer s'il s'agit ou pas de l'évocation d'un moment d'inhibition, c'est tout à fait possible. Or ce qu'il précise me laisse supposer que tout cela ne se réduit pas à une question d'inhibition, c'est que c'est la voix de l'Autre qui, à ce moment-là, lui semble comme déshumanisée et mécanique. La voix qui lui demande quelque chose va surgir dans une spatialité comme sise hors du corps de l'instituteur. Et lui perd alors non pas les idées, non pas le savoir, mais il semble figé et privé de cette espèce de mouvement qui fait aller vers les mots, aller vers la parole, en même temps qu'il sent un état de son corps qui est un état gênant pour lui, un état où s'impose le sentiment qu'il va mourir sur place et que l'espace de la classe se replie sur lui. Nous avons beaucoup, dans notre clinique privée, à prêter l'oreille à ce qui pourrait se présenter comme des moments d'inhibition du sujet à « mordre dans la langue » et qui peuvent être au contraire comme des petits phénomènes élémentaires, ce qui ne veut pas dire que cet analysant dont j'évoque lapidairement un fragment de séance va devenir malade ou qu'il va se retrouver à l'asile.

Pourquoi parler quand tout s'équivaut ? Pourquoi parler si tout est résonance ? Pourquoi parler si ce n'est pas capitonable ? Et si tout s'équivaut, si tout est en résonance et s'il n'y a pas de points de capiton, comment tient le corps ? Ce sont des questions tout à fait importantes.

Je mentionne encore un autre patient, hospitalisé celui-ci, qui détaillait le début de son automatisme mental. « Autour de moi, souligne-t-il, ça parle, ça parle sans relâche » : ça, c'est le premier moment : ça parle sans relâche. Est-ce que ça dit quelque chose ? Il n'en sait rien et cela l'indiffère presque. Est-ce que ça parle de lui ? Il n'exclut pas la possibilité du fait. Et peu à peu, se précise l'intention de l'Autre. Tous ces commentaires, ces regards dont il fait la description, « ça veut *me* dire quelque chose », précise-t-il. Notons le passage de ces deux phrases : « ça dit quelque chose » à « ça veut *me* dire quelque chose » et précise-t-il, reconduisant la chronologie de son automatisme, « Quelque chose que je dois entendre. » Et tout d'un coup, cet homme, tout comme le firent trois patients que j'ai rencontrés ces dernières années décrit minutieusement comment ce sentiment d'un concernement obsidional léger se cristallise et se précipite dans l'éprouvé d'un cataclysme, d'un coup de tonnerre, d'un tremblement, d'une catastrophe, d'une évidence qui exile qui l'éprouve de toute évidence naturelle du monde. Et, très vite, l'appareil du langage est un appareil complètement imposé au sujet. La mécanique du langage devient imposée au sujet en même temps que lui devient imposée la mécanique du corps, en même temps que devient imposé un certain hyper-concernement de l'Autre à l'égard du sujet, en même temps que devient imposée, peut-être, une certaine méchanceté de l'Autre à l'égard du sujet.

La séparation dans l'automatisme mental est radicale entre la voix et le langage ; on s'entend sans pensée et le langage est fait de paroles imposées. Henri Ey détestait cette idée de Clérambault, de l'automatisme mental, ça le chagrinait, il disait : « Mais enfin, vous faites du patient une marionnette ! » Il ne pouvait pas adhérer entièrement à cette thèse de l'automatisme mental en laquelle précisément

Lacan a vu une préforme de son structuralisme. Essayez peut-être de repérer dans la clinique le point entre l'automatisme mental et ce qu'on appelle les phénomènes de langage et les phénomènes de corps dans la psychose : un automatisme mental réellement réalisé, ça ne dure pas toujours, tant s'en faut, mais il se réalise intégralement lorsque l'ensemble du dispositif langagier est imposé au sujet ; le sujet en est la marionnette ; ça ne veut pas dire que le sujet va s'en contenter, ça ne veut pas dire, qu'il ne va pas trouver d'issue, qu'on ne peut pas lui offrir d'espace ou de brèche par où s'en sortir.

Je vais prendre les choses sur un autre biais. Dans le phénomène de l'automatisme mental décrit par Clérambault, la distinction entre hallucination psychique et hallucination psychosensorielle passe un petit peu à la trappe ; ce psychiatre d'exception a trouvé dans le modèle de l'hallucination psychosensorielle de quoi compléter sa théorie de l'automatisme mental. Or, pour certains sujets, nous assistons à quelque chose de tout à fait extraordinaire, c'est qu'un automatisme mental, s'il s'installe très longtemps, va aboutir non pas à un état de scandale, de mégalomanie ou de perplexité mais à une triste résignation. C'est là où Henri Ey voyait effectivement dans le sujet la marionnette de l'Autre, sujet qui semble se laisser faire et peut-être ne résister qu'en présentant un corps qui devient incapable d'effectuer le moindre mouvement.

Une femme me disait cela, que le monde brutalement s'était mis à parler d'elle, sans malignité au début, puis en mal. Ensuite on lui avait retiré son langage, rapt auquel succéda une anesthésie des sens, ce que Cotard nommait une perte de la vision mentale, ses yeux ne discernaient plus les couleurs, et, à ses oreilles, le bruit du monde se fondait en murmure sans rythme, sans fin, écho d'un écho de plus en plus lointain et de plus en plus continu. Pour lutter contre une sensation de mort, elle avait disposé ses petits rituels, elle s'attachait ou elle s'agrippait au radiateur, elle s'y maintenait dans une grande sthénicité, lutte impuissante puisque, peu de temps après, lui est éclo dans les oreilles : « Tu es comme morte, tu dois rester comme morte. » C'est dans cet état-là que je l'ai rencontrée, elle avait les mains abîmées de s'être accrochée au radiateur de la salle commune où nous étions en hiver ; histoire de retrouver un peu de chaleur parce qu'elle était comme morte. Je passais des heures proche d'elle dans le « salon » du pavillon, assez loin du radiateur, pas trop. Elle disait alors et comme prise sous la dictée d'un commandement invisible des petits murmures qui semblaient autant éclater dans ses oreilles, telles des bulles de savon, que perler à sa bouche. Elle chantonnait et se berçait ainsi ; face à elle je ressentais parfois des sensations où les annonces du sommeil venaient me visiter. Elle parlait peu, si ce n'est par des phrases en ritournelle. Graduellement, j'entendis cette berceuse, fredonnée maintenant dans une langue hybride qui n'est pas le français jacobin car elle est grosse de traces d'un patois régional. Et là j'entends non seulement ce qu'est un discours, une parole, mais ce qu'est un corps parlant. Au fur et à mesure que la berceuse prend corps, la prend au corps, cette femme est relancée rythmiquement dans sa langue première et intime qui est recelée dans l'incrustation apaisante de petites hallucinations verbales.

La berceuse commence, la voix s'amplifie, le corps se détend, se berce un petit peu. Mon regard n'est pas trop sollicité, mais elle ne le fuit plus. Je fais le pari que cette ritournelle qui semble jetée à la cantonade m'est aussi et de plus adressée... Je continue à cheminer. *Des yeux, une bouche*, je suis un peu embarrassé, alors je lui propose un modelage. Et le modelage va, peu à peu, prendre forme : un visage.

Souvent dans le moment de la phase anidéique qui est un prologue à un automatisme mental, l'attachement du patient à quelques ritournelles est remarquable. Je propose que ces dernières ne lui seraient pas imposées par le grand automatisme mental. En effet, si nous les entendons pour en faire la matière d'un dire qui se sculpte et s'échange alors nous nous rendons vite compte que, loin d'être parasitaires, ces fragments de vocalise, souvent hallucinées sur le monde l'hallucination consolatrice font contrepoin aux intimations mécaniques. Coaliseraient-elles des moments où ce qui de la langue maternelle put avoir une prise un peu humanisante pour lui ? Je parle là d'une prise un peu érotisante, laissant sur le corps le dépôt de ses traces. Encore nous faut-il reconstruire l'histoire de l'automatisme avec le patient et offrir dans la cure la possibilité pour le sujet d'y déposer de telles traces. C'est en retrouvant ces témoignages que j'en vins à proposer que l'aspect de la ritournelle dans l'automatisme mental ne me semble pas toujours devoir être mis au rang des paroles imposées. Il y a une réviviscence de la ritournelle et il faut être attentif – c'est pourquoi il ne faut pas avoir une théorie déficitaire de la psychose –, à ce que des patients peuvent nous dire des hauts moments de l'histoire de leur « maladie ». A cette condition, ne se déplie pas une histoire linéaire et une narrativité que nous écouterions comme les péripéties d'une romance. Se présente, dans un feuilletage, une succession de moments de perplexité devant ce que l'Autre lui veut ; c'est ça qui fait l'histoire, c'est une succession de moments de perplexité et chaque patient est en quelque sorte quand même aussi le dépositaire d'un trésor qui lui appartient et qui n'est pas nécessairement complètement réduit à une mécanique extérieure, y compris par les désastres de l'automatisme mental. Je vais essayer d'illustrer ceci.

Envisageons alors deux aspects de ce qu'on pourrait appeler la lalangue ; le premier aspect, ce sont les phénomènes sonores qui peuvent se produire dans les phénomènes élémentaires ; le deuxième aspect en étant quelque chose de la ritournelle qui vient contrer l'abrasion que peut amener le grand automatisme mental avec Clérambault.

Voilà encore une patiente, Madame U. que j'ai rencontrée à Ville-Evrard et qui décrit avec beaucoup de soin les moments d'angoisse intense vécus à son domicile et qui précédèrent son hospitalisation. Elle est hospitalisée depuis trois mois et le premier contact qu'on a avec elle est très impressionnant parce qu'elle bouge pratiquement sans relâche, ce qu'elle appelle des « irruptions de possédée » dont elle dira que ça lui tombe dessus, ça lui est imposé. Elle va expliquer deux choses au cours d'un entretien que j'ai eu avec elle ; d'une part, que son adolescence était peuplée parfois de rêves bizarres. Là-dessus, nous nourrissons un dialogue des plus simples ; je lui fais valoir que beaucoup de rêves nous donnent l'impression d'une bizarrerie. Ces rêves, tout comme un phénomène élémentaire, donnaient au réveil l'impression que le corps allait se dissoudre. Elle dit : « J'aurais pu m'en aller en eau. » Et tout cela crée une impression extrêmement étrange d'une sonorisation où elle veut crier et n'y arrive pas alors que tous les bruits sont dupliqués, aussi bien le bruit de son réveil, les bruits de la rue, une voiture qui passe sous ses fenêtres de droite à gauche, immédiatement elle a le bruit d'une voiture qui va passer de gauche à droite, tout est dupliqué. Il y a quelque chose dans le sonore qui se fracture, qui se fractionne, il n'y a plus aucune vectorisation de l'univers sonore.

Alors se décrit graduellement la phénoménologie de la décomposition de l'orientation du monde. Madame U. témoignera avoir vécu ce phénomène élémentaire où sont liés un état de corps menaçant et des irruptions phoniques et obscènes de lalangue. Il y avait de cela quelques mois, elle avait voulu retourner dans l'église où ses parents s'étaient mariés, alors qu'elle était déjà venue au monde et

qu'elle était âgée de 8 ans. Elle s'y rend et dans cette église elle eut d'un coup la certitude angoissante qu'elle devait « y rester pour toute la vie », il n'y a pas de sortie possible de cet univers. Elle me confie cette expression que je trouve extraordinaire : « Au fond de moi et au fond de l'église, une voix comme un cri qui était sonorisé, je ne sais pas si je l'ai entendu, c'était au fond de l'église et au fond de moi. » Là s'est produit une débâcle topologique, l'univers n'a strictement plus rien qui le dispose comme un lieu suffisamment contenant. Elle fait alors, me parlant de cet épisode dans cette église, un lien avec une caractéristique de ses rêves bizarres, qui sont des rêves de déformation de corps. Dans cette église, les créatures passent à travers des limites ; elle peut voir le bras d'un démon, la queue d'un diable, les oreilles de Satan ; ces créatures sont des passe-murailles, elles passent à travers les limites. Le monde est sans coupures, elle sent son corps tiraillé, poussé aux extrêmes, mais le monde va de partout se fissurant. Pour le dire autrement, la perception ne se loge plus dans l'espace ordinaire de la perception qui est notre espace euclidien. Elle perçoit, par des incises qui traversent toutes les limites possibles, comme un outre-espace, comme un outre-lieu, et se précise, lorsqu'elle m'en parle, l'extrême angoisse d'être absorbée par cet espace de partout fissurable. S'opéra alors la jonction avec les rêves par elle qualifiés de « bizarres », toujours les mêmes rêves, ces rêves de catastrophe. Mais ce qui la réveillait et qui provoquait cette espèce de duplication du sonore, une mise en écho du sonore, étaient ces sortes d'onirisme où elle voyait des fractions de corps rentrer par les murs, des pieds qui passaient par les murs, par les fenêtres, etc., dans de tels rêves, elle se trouvait livrée à un espace qui ne rentrait pas dans les limites de la perception. Les réveils la trouvaient hébétée et endolorie.

Le rapport de cette patiente au langage semble extrêmement clivé. Si se remarque une possibilité de narrer, de raconter, cette narrativité s'effondre dès que la parole touche à ces points de perplexité où, par-delà les paralogismes, s'éprouvent une mise en catastrophe du langage et un rapport très particulier au sonore qui se déclenche dans une valeur de jouissance.

Nombre de patients « schizophrènes » nous mettent au vif de ce qui pour eux fait ancrage avec ces phénomènes élémentaires de la mise en langage.

Je voudrais proposer pour terminer un petit modèle de dislocation du nuage RSI que je mets en rapport avec le fait que, en ce qui concerne la schizophrénie, se rencontrent trois occurrences très importantes de dislocations de RSI. Il faudrait comprendre finalement que le refuge du sujet, c'est précisément de se faire le conservateur, le sarcophage peut-être quand ça se mélancolise, de ces petits éléments de la lalangue, par lesquels, quand même, il conserverait une possibilité d'érogène du corps.

Quand on parle de la lalangue, on se trouve effectivement face – même chez Lacan – à plusieurs étages de définitions. Il se trouve une phrase de Lacan très intéressante, dans « La troisième », c'est un parallèle entre la lalangue et la langue morte ; la langue n'est plus dans la somme des équivoques, c'est la langue morte : « Toute la lalangue est une langue morte même si elle est encore en usage. » Quand j'ai lu cette phrase de Lacan, j'étais un peu embarrassé. Puis ce qui m'a intéressé, c'est ce qui reste de langue morte dans ce qui se dépose sur le corps, dans ce qui se dépose dans la solitude d'un corps. Des ferments d'une jouissance sexuelle se déposent dans la solitude d'un corps avec ce caractère indéchiffrable qui expose à la répétition, qui ne se littéralise pas dans les cas de psychoses non paranoïaques. C'est même toute l'œuvre de la psychose de littéraliser ces petits bouts de jouissance qui bruisse et menace et parfois torpille la topologie ordinaire d'un corps, celle par quoi l'anatomie accorde ses trous au pulsionnel. Il est banal de dire que nul ne saurait énoncer la lalangue qu'il parle à l'autre, aucune mère ne saurait énoncer la lalangue avec laquelle elle parle à son enfant. Il y a donc dans la

lalangue un rapport à l'écriture réelle d'une jouissance sur le corps d'un enfant, c'est-à-dire qu'il y a une structure locale de l'inscription de cette lalangue dans laquelle furent manipulées nos pulsions partielles. Elle rentre à ce moment-là, la lalangue, dans une façon de création de ce qui est la lettre réelle, rejetée dans le Réel, dans les opérations premières de symbolisation. On pourrait alors se demander si cet appareil de la lalangue tient le coup dans la psychose et dans ce qui y oppose la voix au langage dans ces phénomènes d'automatisme mental.

À cet égard, il importe de prendre au sérieux la façon dont un patient gravement mélancolique, gravement psychosé, peut reprendre pied dans un certain nombre de représentations de mots.

L'on voit assez souvent avec des patients en psychose la possibilité qu'ils auraient de créer des espèces d'objets assez étranges. Si j'invite à utiliser le modelage, le sujet va se servir d'espèces de bouts de pâte à modeler. Je pense ici à un homme d'une trentaine d'années, Monsieur B., qui façonne ces objets substances en agglutinant à la pâte à modeler des restes de la mie de pain qu'il a mis de côté. De tels objets, lorsqu'il les manipule en les collant à sa bouche et à ses yeux puis en les mettant énergiquement sur ma main, offrent à la parole. Il dit que ça parle, que ça fait des voix, que ça fait des sons qu'il vocalise. Si je me propose comme scribe pour transcrire ces sons, eh bien à chaque fois il apparaît que ces sons sont la condensation de la matérialité sonore du nom de ce patient ou d'un surnom qu'il a pu avoir, mais le tout étant condensé avec mon patronyme. Voilà que la cure se fait atelier, fabrique de petits objets, de petits bouts sans bordures et formes stables, plus proches d'une fragmentation de la substance que de la production d'une matière cadrée par un contour. De tels objets ne visent pas à représenter des bonshommes ou des silhouettes familières ; ce sont là juste des petits relais concrets que cet homme va, à plus d'une fois, faire jouer comme des poupées sonores. Ces jeux lui permettent une lecture de ces sons. A cela une condition toutefois : qu'une telle lecture passe par le tamis de mon écriture, en effet je me fais le secrétaire de ces sons proférés. Je suis sous la dictée d'un fil qui se tisse en même temps que je le transcris. Se déposent alors des petits unités agies, modelées et écrites, qui, sises entre lalangue et la lettre viennent apprivoiser la pulsion invocante et lui trouvent une direction esquissée et indiquée par ce balancement entre murmure et lettre. C'est ainsi que se prononcent et s'écrivent des différences qui permettent de retoucher du doigt la matérialité sonore de ce qui est resté de points de contact entre la lalangue et le Réel du corps. Cette construction d'un corps, littéralisant ce qui insiste de lalangue, délivre ces personnes en psychose d'une mortification sans souffle et sans rythme. Elles ne se réduisent alors plus à n'être que la marionnette pétrifiée de l'Autre. Un moi se déplie dans le transfert à quoi, dans la logique même du phénomène élémentaire, ces sujets peuvent s'identifier. Façon de visa pour rester dans un monde et y bricoler des usages.

Défenses paranoïdes et psychanalyse du moi

Cyrille Deloro

Mon intervention n'ira pas plus loin que 1932 et je me tiendrai délibérément au premier Lacan. Je vais essayer de poser ma question dans la « touchante naïveté » philosophique dont parlait Frédéric Pélion, en assumant pleinement un jeu de miroir ou de parallélisme entre d'une part Bleuler *résistant à Freud*, serviteur de deux maîtres, à la fois de la psychanalyse freudienne et de la psychiatrie kraepelinienne, et de la thèse de Lacan d'autre part, au point de bascule où c'est à la psychiatrie d'accomplir d'elle-même son virage, son glissement, sa découverte dangereuse de la psychanalyse.

Comment est-on passé de la résistance du patient à la maladie, à la résistance du malade au traitement, et maintenant à la résistance du clinicien au malade ? De la résistance au sens de Kraepelin comme *bonne constitution* : le patient est tonique, physiquement et psychiquement armé contre l'affaiblissement et la démence, c'est-à-dire d'une résistance à la division, à la conflictualité, à la maladie, comment passe-t-on à la résistance du jeune Freud comme *Resistenz*, résistance à la tentation, au désir de l'autre ? Comment en vient-on à résister au désir de l'autre comme à une maladie ?

Widerstand, Resistenz

Comment la *psychische Widerstandsfähigkeit* de Kraepelin est-elle devenue la *Resistenzfähigkeit* dans les premiers écrits de Freud ? Plusieurs remarques. Mon traducteur me proposait pour *psychische und körperliche Widerstandsfähigkeit* la *résilience*. Et après tout il a raison, puisqu'il s'agissait chez Kraepelin d'une résistance biomécanique, de la capacité d'un corps à subir une pression, un choc, avant de se tordre et de casser. Deuxième remarque : dans le jeune Freud, la première apparition du mot résistance n'est pas *Widerstand* mais *Resistenz*, pris sur la clinique et la langue française dans laquelle il travaille. Il y a 47 occurrences du mot *Resistenz* dans la *Gesammelte Werke*, et seule la dernière et 47^e mettra vraiment *Resistenz* en face de *Widerstand*¹. C'est tout un moment du jeune Freud où le mot est français, pris dans la langue de la clinique française, et finira par rejoindre le *Widerstand* au sens de la clinique allemande.

Comment passe-t-on de la résilience psychique et physique de Kraepelin, qui consiste à se remettre d'une attaque en s'y adaptant, à la résistance que Freud étudiait chez ses hystériques à partir de 1895, résistance à la pulsion amoureuse. Comment l'affect est-il entré dans l'équation du désir et de la résistance ? Jusqu'à cette pensée de *l'Interprétation des rêves* qui contient les deux usages, français et

¹ S. Freud, « Solche Strebungen heißen verdrängt. Sie bleiben unbewußt ; wenn man sich bemüht, sie dem Patienten bewußt zu machen, ruft man einen **Widerstand** (résistance) hervor. Solche verdrängte Triebregungen sind aber nicht immer machtlos geworden », « Psycho-analysis » dans *Werke aus den Jahren 1925-1931, Gesammelte Werke*, Bd. XIV, Imago Publishing, 1955, p. 303.

allemand : « dans un complexe psychique qui a subi l'influence de la censure de résistance (**Widerstandszensur**), les affects sont la partie qui a résisté [à la censure] (der **resistente** Anteil)² ».

Cette citation m'intéresse parce qu'elle réapparaît quasi telle quelle dans les premières pages du Groupe des schizophrénies de Bleuler, mais nous avons subrepticement changé de pays, d'usage de la langue, et d'époque de la langue. Page 18 du *Groupe des schizophrénies* Bleuler applique immédiatement, beaucoup trop vite, aux psychoses ce que Freud disait des névroses : « L'action normale de l'affect sur les associations signifie que le complexe, même chez les personnes en bonne santé, a une certaine [...] indépendance ; il devient une *structure plus résistante* au milieu de la masse des représentations, *ein resistenteres Gebilde* ».

Mais, sous la plume de Bleuler, j'estime qu'on a glissé de l'allemand viennois qui distinguait le sens technique et le sens vernaculaire des mots, à cet usage scientifique néoformé, plus proche de ce pangermanique qui est en train de se fabriquer comme *fabrizierte Konstruktion*, une langue qui est de l'allemand et qui n'en est pas, et qui va traiter l'affect et la schizophrénie avec un discours tout à fait clivé et clivant.

Bleuler me paraît une porte intéressante pour poser la question de la résistance aux psychoses et de sa résistance à Freud, en précisant combien, serviteur de deux maîtres, il est en réalité au service de Kraepelin. Quelques pages plus loin la résistance rejoint en fait le *Widerstreben* psychiatrique, le négativisme rejoint cette « résistance instinctive à toute influence extérieure que Kahlbaum appelait le Négativisme³ ». Bleuler évoque les patients qui ne répondent ni à l'ordre *Befehl* ni au règlement de l'établissement : « bref ils résistent *sie widerstreben* à tout et à tout le monde et deviennent ainsi objets de traitement assez difficiles⁴ ». Ce qui m'a mis sur la piste de cette petite philologie introductive, est la note en bas de page qu'il fait à ce moment-là : « les anglais parlent d'une *mulish resistiveness* ». Je n'ai pas retrouvé cette *mulish resistiveness*, mais c'est l'intuition qu'il y a là une sorte de confusion des langues chez Bleuler, le besoin de poser la question *dans une autre langue*. C'est aussi le moment de souligner que la prudence médicale de Kraepelin n'a jamais formulé d'hypothèse psychopathologique sur la *Resistenz* et lui opposait fermement la *Widerstand*, comme résistance à tout ce qui peut diviser ou morceler le sujet. Ce *Widerstreben* se traduit chez Kraepelin difficilement comme *aspiration contraire*, comme le *Widerville* qu'on traduit mollement par réticence – contre-volonté, il y a toute une puissance de la volonté dans la médecine de Kraepelin.

Résistances à Bleuler

Bleuler *résiste* à Freud, c'est ma porte d'entrée. Vous ne connaissez pas forcément mes résistances contre Bleuler et je vais les rappeler brièvement⁵.

² S. Freud, *Die Traumdeutung*, dans GW, Bd. II/III, Imago Publishing, Londres, 1942, p. 464.

³ E. Kraepelin, *Psychiatrie. Ein Lehrbuch für Studierende und Aerzte*, 8^{ème} éd, I^{er} volume, p. 380, « Die Willenssperrung ist indessen nur die Teilerscheinung einer viel allgemeineren Störung, des triebartigen **Widerstrebens** gegen jede äußere Beeinflussung des Willens, des von Kahlbaum so bezeichneten Negativismus. »

⁴ E. Bleuler, *Gruppe der Schizophrenien*, Leipzig und Wien. Franz Deuticke, 1911, p. 158.

⁵ C. Deloro « Théorie du sujet et groupe des schizophrénies », <https://www.epsaweb.fr/theorie-du-sujet-et-groupe-des-schizophrenies/>

1) Avec Bleuler la psychiatrie est entrée dans sa phase franchement projective : on traque chez le patient les mêmes défauts d'association d'idée et d'abstraction que développe en réalité le langage psychiatrique : jargon de prestige, philologie à vide, maniérisme aristocratique, bulle spéculative où est enfermé le patient, dans ce paradoxe d'une théorie psychiatrique unifiée *au détriment du morcellement* du patient.

2) En matière de psychologie, le seul psychodynamisme qu'aura rencontré Bleuler est celui de sa propre pensée. Sa théorie de la désagrégation de la personnalité dessine une vision philosophique du sujet défini par sa capacité à *supporter* le monde, ne pas *déréaliser* ni se *relâcher* – un sujet *tüchtig*, tonique, *tough*, qui influence durablement la philosophie du sujet au XX^e siècle. L'abord phénoménologique auquel Bleuler sera finalement assimilé est un couvercle de refoulement sur ses positions eugénistes. Du psychodynamisme de Bleuler au vitalisme nazi en passant par l'humanisme phénoménologique, il n'y avait qu'un pas, que la cheville médico-universitaire formée par ses assistants a largement franchi.

3) Comprendre les espoirs de guérison qu'a offerts Bleuler, est-ce que ce n'est pas étudier les traitements expérimentaux que le bleulérisme – si ça existe, a justifiés ? Or on peut tout faire au groupe des schizophrènes, puisqu'il demeure, avant comme après-guerre, identifié à la *résistance*. Résistance analytique : le patient est inanalysable, ne résiste pas au transfert, présente un défaut de symbolisation ou de capitonnage entraînant l'inefficacité du refoulement, c'est un martyr du signifiant, une catégorie résistante à la psychanalyse. A partir du neuroleptique il est identifié à la *chimiorésistance* : plus le cerveau est défini comme répondeur pharmacologique, plus la maladie est par définition ce qui résiste au traitement.

Revenons aux origines du discord entre Bleuler et Freud. Dans la conférence de 1912 sur *Das Autistische Denken*, qu'il adresse explicitement en critique à Freud et Janet, Bleuler écrivait que « ce qui distingue les mécanismes de plaisir de Freud (comme notre pensée autistique) de la fonction du réel (*Realfunktion*), c'est qu'ils n'atteignent pas le plaisir au travers des expériences émotionnelles elles-mêmes, mais par les représentations de ces dernières ». Tout est là. Pour Bleuler, Freud s'embarrasse de « processus qui ne se laissent associer au principe du plaisir qu'au prix de longs et hypothétiques détours, mais facilement et directement avec le travail de l'affect (*Affektwirkung*)⁶ ». Freud c'est trop long, trop compliqué. Avec les patients psychotiques l'affect non seulement fait le travail, mais fournit lui-même la limite infranchissable à interpréter. Pour qui travaille avec les patients hospitalisés il est sans doute difficile de lui donner tort.

Que Bleuler n'ait pas fait d'analyse et ne considère jamais l'effet du transfert, ou le transfert par son *effet*, suffit à son argument. La question d'un mode de transfert particulier propre à la psychose ne lui est pas utile, puisqu'il ne rencontre que des climats d'affects, des impressions ou des sentiments de perte de la réalité, qu'il peut bien interpréter comme délirants ou défensifs, mais qui restent de toute façon bloqués au narcissisme secondaire, et font effectivement barrage. Dans cette mesure on peut comprendre qu'il n'ait pas besoin d'un accès à l'idée, à l'ombilic, à l'objet interne autour duquel s'enroule le principe de plaisir, puisqu'il n'y a effectivement pas accès. Le climat de l'affect est à la fois le point de butée et la seule formation de symptôme dont il dispose. Bleuler ne peut pas aller plus loin.

⁶ E. Bleuler, « Das Autistische Denken », dans *Jahrbuch für Psychoanalytische und Psychopathologische Forschungen*, IV Band, Leipzig und Wien, Franz Deuticke, 1912, p. 6.

Résistance à la psychanalyse

C'est le moment de dire d'où je parle. La résistance aux psychoses, c'est la résistance à la psychanalyse, parce que la psychanalyse s'origine de la psychose, et qu'à peu de choses près, c'est la même chose. Elles abordent le phénomène du délire dans son rapport à la communauté sociale et à la communication savante (je n'ose pas dire *scientifique*). Je n'ose pas dire scientifique parce qu'aujourd'hui scientifique veut dire : tentative d'éliminer l'intuition, toute découverte précédée d'un songe, la rêverie visionnaire. Freud appuyait nombre de ses idées sur des délirants notoires : Fechner pour le *principe de plaisir*, Schreber pour la *libido*, Fliess pour la *bisexualité*. Nous confabulons, co-fabulons avec Freud, et c'est ça qui est intéressant.

A titre personnel il n'aimait pas les psychotiques. Il l'écrit dans une lettre à Istvan Hollós en 1928 : « Je me suis finalement avoué que je n'aimais pas ces malades et que je leur en voulais d'être si différents de moi et de tout ce qui est humain. C'est une curieuse sorte d'intolérance, qui me rend bien sûr inapte à la psychiatrie. [...] Me conduis-je en l'espèce comme faisaient les médecins qui nous ont précédés envers les hystériques, est-ce un résultat du parti pris de l'intellect toujours plus clairement affirmé, l'expression d'une hostilité envers le *ça* ? Ou alors quoi⁷ ? ». Il ne sait pas.

Si l'on aborde la psychose par la moulinette transférentielle on en arrive toujours à la discrimination des psychotiques, de l'inaptitude, du défaut et de la défectologie. Comment en sortir ? A la fin de *Métapsychologie* Freud écrivait que le *moi est le pire ennemi de la psychanalyse*, ce qui m'amuse est qu'il le soit aussi de la psychiatrie, d'hier comme d'aujourd'hui. Lacan arrive, qui soutient que rien dans la psychose ne s'oppose à la psychanalyse, qu'il n'y a de résistance que du clinicien, que ce sont les psychanalystes qui résistent. Mais dans le secret du cabinet : d'un obsessionnel ou d'une hystérique, on découvre, si on y va à fond, qu'il ou elle était psychotique. Jusqu'où il ou elle voulait approcher de ses phénomènes élémentaires, ses atomes de réel éclatés sur lesquels, *in extremis*, il referme la porte. L'analyse nous a-t-elle jamais été présentée comme autre chose qu'un flirt névrotique avec la psychose ? La névrose comme mode de défense contre la chose-psy ou la *psy-chose*, la psychanalyse comme fabrique de paranoïas dirigées et de psychoses traitées.

Le sujet supposé savoir c'est une idée bien délirante. Parce que ce n'est pas la supposition d'une *grande connaissance* ou d'un savoir universel en l'Autre, mais d'un savoir *sur vous*, qui a la forme d'une signification personnelle. Comment entendre ça autrement que dans le registre de la persécution ? Et on répète SSS à en devenir fou, en l'appuyant sur je ne sais quel dieu inéliminable de la structure – SS, enfin... A la sortie de la guerre, Lacan dans *la certitude anticipée* convoquait trois figures de *prisonniers*, mais prisonniers de quoi, de quelle guerre, de quel camp, qui sortiraient sains et saufs de leur prison à une seule condition : celle de se déclarer le premier. Enfin quoi. Quelle était la couleur de leur pyjama ?

Avant de savoir s'il y a une *variété* de psychoses, arrêtons-nous sur l'idée qu'il y a *une* psychose. L'énigme n'est pas d'abord *l'unité de la psychose* à la Griesinger ou cette sorte de théorie psychiatrique unifiée à la Bleuler. L'énigme est que la psychose soit psychotique. De quelle essence elle est, si c'est la mélancolique ou la paranoïaque, si c'est comme l'écrit Marcel Czermak une *psychose sans moi*, que le moi y marque une consistance, s'y modifie, ou s'y forme, ce que venait faire la théorie du moi dans la

⁷ S. Freud, « Lettre à István Hollós du 4 octobre 1928 », dans Hollós (I). « Mes adieux à la Maison jaune », *Le Coq-Héron*, n° 100, 1986, p. 3-106.

sémiologie médicale, c'est une autre affaire. D'ailleurs : cette pente atomistique qui décompose le cas jusqu'à le réduire à la singularité du signifiant, est-ce encore de la sémiologie, ou une autre manière de faire le malade avec le signifiant, quitte à rendre le malade encore plus fou qu'il n'est ? C'est parfaitement en notre pouvoir.

Voici ce que je préfère : ce moment où le jeune Lacan a à découvrir quelque chose de la psychanalyse tout en conservant sa position de psychiatre classique. C'est là qu'il réussit où Bleuler a échoué.

Défenses paranoïdes

En 1899 dans la 6^e édition du *Traité* de Kraepelin apparaissaient pour la première fois, à côté de la paranoïa au sens strict, les formes paranoïdes⁸. Kraepelin les caractérisait par l'affaiblissement mental, et par des signes de démence : épisodes catatoniques isolés, états stuporeux, excitation, maniérisme, ludisme verbal, création de mots, confusion langagière. En posant la question des intermédiaires possibles (*Übergänge*) et de la délimitation légitime (*Umgrenzung*), il ne savait pas qu'il donnait le point de départ à l'histoire d'un continuum, d'un couple tantôt d'opposition tantôt d'évolution entre la position schizo-paranoïde d'une part et de la formation du Moi d'autre part. Il ne savait pas que ses continuateurs, Johannes Lange en Allemagne, Jacques Lacan en France, allaient rouvrir la paranoïa au sens strict pour l'élargir à des formes jadis occupées par la démence paranoïde. L'article de Lange *Über die Paranoia und die paranoische Veranlagung, sur la paranoïa et la disposition paranoïaque* de 1925, servirait à Lacan de pierre d'angle contre l'extensivité abusive de la schizophrénie de Bleuler : « Nous pensons, avec Lange », p. 119 de la thèse⁹.

Il ne savait pas que le *moi* allait faire retour par le biais de la psychopathologie et la métapsychologie, pour discriminer les formes paranoïaques et paranoïdes. Que le *moi* puisse mobiliser des quantités de défense, que la paranoïa se présente pour Freud à partir d'un refus de la bisexualité psychique, ça ne relève pas de l'observation clinique mais de la théorie la plus farfelue. La 8^{ème} édition de son *Traité* de 1913 se contenterait d'intégrer la théorie de Bleuler parmi d'autres, et de taper sur Freud et Jung qu'il juge « un château dans le ciel¹⁰ ».

Dans la correspondance Freud-Jung, on apprendrait pêle-mêle qu'au fond les paranoïaques ont réussi là où les paranoïdes ont échoué, là où ils se débattent encore dans les représentations obscures, les sentiments persécutifs diffus, et la batterie de signes accessoires que la schizophrénie bleulérienne

⁸ E. Kraepelin, *Psychiatrie. Ein Lehrbuch für Studierende und Aerzte*, 6^e éd, 1899, p. 182 sqq : « nous devons maintenant considérer un groupe de tableaux cliniques dans lesquels, en plus des manifestations d'affaiblissement mental rapide avec préservation complète du jugement (*Besonnenheit*), de nombreuses représentations délirantes (*Wahmvorstellungen*) et surtout des confusions sensorielles (*Sinnestäuschungen*) au long cours (*vieler Jahre hindurch*) forment le trouble le plus saillant. D'où l'on compte généralement ces formes comme folie (*Verrücktheit*) ; toutefois, à cause de l'affaiblissement rapide (*schnellen Verblödung*), des facultés intellectuelles, elles me semblent plus proches de la démence précoce. De plus, il n'est pas rare qu'elles débutent de manière aiguë et présentent de nombreux signes catatoniques isolés, des états stuporeux, de l'excitation, du maniérisme, ludisme verbal, création de mots, une confusion langagière (*katatonische Zeichen, stuporöse Zustände, Erregung, Manieren, Wortspielereien, Wortneubildungen, Sprachverwirrtheit.*). »

⁹ C. Deloro « La schizophrénie dans la thèse de 32 », <https://www.epsaweb.fr/videos/>

¹⁰ E. Kraepelin, *Psychiatrie, ein Lehrbuch für Studentieren und Ärzte*, t. III. II^{ème} partie, Leipzig, Verlag von Johann Ambrosius Barth, 8^{ème} édition, 1913, p. 938.

leur a attribuée. La formation du moi se présenterait comme l'horizon terminal d'un processus de paranoïisation, qui a à voir avec le modèle du *moi* freudien.

Kraepelin encore : « Il ne pouvait manquer que les enseignements freudiens ne s'emparent également de la question de la paranoïa. Selon les résultats de la psychanalyse, le point de départ de la paranoïa est l'auto-érotisme, le narcissisme et l'homosexualité. La maladie crée un symptôme défensif de méfiance (*Abwehrymptom des Mißtrauens*) envers les autres afin de faire face à une homosexualité inconsciemment accrue ; leur illusion (*Wahnbildung*) est vraiment la tentative de guérison (*Heilungsversuch*) après la catastrophe. Étant donné que ces allégations ne sont pas fondées sur une définition claire de la paranoïa ou sur des preuves acceptables, il n'est pas nécessaire de les approfondir¹¹ ». Evidemment Kraepelin paraît un peu borné, mais je trouve toujours salutaire qu'il nous rappelle à l'ordre.

Si la paranoïa freudienne est une défense contre l'homosexualité, admettons au moins que ce point est discutable. Freud a aimé Fliess d'un amour qui ne se cachait pas sa note homoérotique (échange des anneaux sur un pont), ce qui a pu influencer sa théorie d'un refus de la bisexualité psychique (réussir là où le paranoïaque échoue), mais la paranoïa restera foncièrement entachée d'un souvenir homosexuel, et on ne voit pas trop pourquoi. Ou alors : l'imaginarisation homosexuelle comme ligne de fuite, une défense paranoïde, contre la tentation paranoïaque de faire un avec son Autre, boire ou être bu dans le savoir de l'autre. Et dans ce sens ça se met à ressembler beaucoup plus à Freud.

Psychanalyse du moi, d'hier et d'aujourd'hui

En 1932 Lacan écrivait que « le problème thérapeutique des psychoses nous semble rendre plus nécessaire une **psychanalyse du moi** qu'une **psychanalyse de l'inconscient** ; c'est dire que c'est dans une meilleure étude des **résistances du sujet** et dans une expérience nouvelle de leur manœuvre qu'il devra trouver ses solutions techniques¹² ». Le *transfert* dans la psychose (le mot n'apparaît que 3 fois dans la thèse) interfère avec les mêmes pulsions homosexuelles qui ont généré le délire, entrent en résonance avec elles et mettent l'analyse en position délicate. La technique ne lui paraissait pas mûre pour un traitement analytique des psychoses, mais il notait que « notre impuissance profonde à indiquer quelque autre psychothérapie » ne nous permet pas de lui en faire reproche. Il saluait le travail de Simmel sur le traitement analytique en clinique fermée¹³, et les résultats encourageants de Kretschmer. En 1932 les psychanalystes sont encore des techniciens de l'inconscient. Baruk le lui dira encore en 1939 : « N'en déplaise à Lacan, il faut parfois renoncer à être technicien si l'on veut sentir les grands lois de la nature humaine¹⁴ ».

Mon hypothèse est que Lacan résiste à bon droit à la phénoménologie psychiatrique (de Minkowski, qu'il qualifiera d'*autisme philosophique*), ne perdra pas son temps à faire le tableau des résistances, réticences ou barrages, mais les interprète d'avance comme des défenses du moi. La

¹¹ E. Kraepelin, *ibid*, p. 1768.

¹² J. Lacan, *De la psychose paranoïaque*, Paris, Seuil, 1965, p. 280.

¹³ E. Simmel, « Die psychoanalytische Behandlung in der Klinik », *Internationale Zeitschrift für Psycho-Analyse*, XIV, 1928, p. 352-370.

¹⁴ H. Baruk, « note complémentaire de l'auteur », dans *Evolution psychiatrique*, 1939, fasc. 2, p. 37.

psychose d'Aimée est une psychose du moi. Il ne dressera pas le tableau des résistances, mais fera directement le pari d'une *psychanalyse des résistances*. Il ne se contentera pas comme Bleuler de dire que le symptôme est interprétable en général, mais fera une *sémiologie* des défenses, pour dire en quoi et comment la patiente – Aimée, lutte et s'exprime *contre* sa paranoïa.

Aimée est paranoïaque, mais se défend comme une paranoïde. Elle se défend comme une paranoïde, mais elle est paranoïaque. Ce n'est même pas la première fois que Lacan pointe cette ambiguïté¹⁵. Il l'a déjà fait pour Marcelle C. dans *Schizographie*¹⁶. Aimée présente un certain nombre de défenses qui l'auraient fait sortir du cadre de la paranoïa au sens strict, et apparaissent plutôt sur la série de la *débilité compensée* : idéalisme passionné, bovarysme, érotomanie (que Clérambault rattache à un fond de débilité).

Peut-on dire que Aimée fuit l'effondrement en se réfugiant dans la paranoïa ? En adoptant la paranoïa comme ligne de fuite et compensation, d'un fond plus diffus ? Au point que Lacan va mobiliser Kretschmer et le délire de relations sensibles ?

Conclusion

C'est une question qu'avait posée mon ancien directeur de stage à Sainte Anne, Frédéric Péliion : une manière de lire la thèse de 32 est de poser la question à Kretschmer : *pourquoi n'êtes-vous pas psychanalyste ?* Henri Claude en France est en train de marquer la proximité entre Kretschmer et Freud, et l'on peut légitimement lire la thèse de Lacan comme une question posée à la psychiatrie allemande : puisque vous êtes prêts à reconnaître un mode de défense propre à la paranoïa contre les états paranoïdes, pourquoi ne pas les interpréter comme tels, comme des défenses, au moyen de Freud ?

Il fallait être psychanalyste pour installer le couple schizo-parano dans un axe d'évolution et non d'opposition. Lacan n'est pas bleulérien, ne raconte pas l'histoire de la schizoïdie comme un stade primordial à surmonter par l'idéalisation, le clivage ou le deuil, ne chante pas la venue du sujet correctement déprimé, normalement soumis, docilement castré. La paranoïa chez Lacan soupire encore comme pulsion revendicatrice, mode de connaissance, désir et droit de savoir. 50 ans de carrière animés par la volonté de ne pas tomber dans le panneau esthétisant des défenses paranoïdes, et d'ouvrir, dans l'analyse du *moi*, un axe d'écoute et de transmission.

¹⁵ J. Lévy-Valensi, P. Migault, J. Lacan : « Trouble du langage écrit chez une paranoïaque présentant des éléments délirants de type paranoïde (schizographie) », dans *Annales Médico-Psychologiques* 1931 ; II : 407-8.

¹⁶ C. Deloro, « Structure paranoïaque et état paranoïde : un cas de double-diagnostic dans la clinique du jeune Lacan », dans *L'Évolution psychiatrique*, 78 (2013), p. 207-216.

Résistances à la spécificité de la cure analytique avec les sujets psychotiques

Jean-Claude Maleval¹

Il devient fréquent d'entendre prôner une conduite de la cure transtructurale, qui n'aurait plus à s'embarrasser de la structure subjective. Ce discours s'appuie en général sur des références multiples, toutes postérieures à l'enseignement de Lacan, mêlant forclusion généralisée, approche continuiste, et psychose ordinaire². Son argumentation la plus solide repose sur la transversalité du sinthome. Ce dernier recèle ce que le sujet possède en lui de plus singulier, de sorte que toute cure devrait s'orienter sur celui-ci. Au niveau du sinthome la distinction entre structures cliniques n'aurait plus lieu d'être opérée. Pas d'autre clinique qu'une clinique du réel, celle qui viserait le hors-sens et la mise en évidence du point de rebroussement où se fait une alliance entre le signifiant et la jouissance³. Il s'agit, nous dit-on, même avec le psychotique, « d'une pratique sur la langue en tant qu'asémantique, hors sens, qui consiste d'abord à vider celle-ci du trop de jouissance qu'elle comporte⁴ ».

Le désabonnement à l'inconscient

Si le S1 est « gelé⁵ » chez l'autiste⁶, le sinthome ne serait-il pas plutôt à construire qu'à analyser ? et surtout comment faire avec le « désabonnement à l'inconscient » du sinthome psychotique ? Comment interpréter le symptôme dans une clinique qui parfois semble faire « jouer à ciel ouvert l'inconscient » ?⁷ Comment épurer le sens attaché à un symptôme quand celui-ci dans la psychose n'est jamais « plus clairement articulé dans la structure elle-même⁸ » ? Peut-on diriger la cure de la même manière quand le symptôme est recouvert par des S2 et quand le S1 est immédiatement discernable ? Et comment faire quand le sujet est si flottant que le signifiant-maître n'apparaît pas en fonction ?

¹ Psychanalyste, professeur émérite de psychologie clinique (Rennes 2). Membre de l'École de la Cause freudienne et de l'Association Mondiale de psychanalyse.

² J-C Maleval, *Repères pour la psychose ordinaire*, Paris, Navarin, 2019.

³ Le « point de rebroussement » est un terme emprunté au vocabulaire de la mathématique dont Lacan fait jouer l'ambiguïté. Le rebroussement évoque certes le travail d'épuration du sens, à rebours des identifications, qui cherche à dégager le signifiant-maître du sinthome, mais il s'agit aussi d'atteindre ce « point stationnaire d'une courbe où celle-ci admet deux demi-tangentes distinctes ou de « sens » respectifs opposés », à savoir le point où le symbolique et le réel se sont rencontrés pour produire un événement de corps.

⁴ J. Borie, *Le psychotique et le psychanalyste*, Paris, Editions Michelle, 2012, p. 155.

⁵ J. Lacan, « Conférence à Genève sur le symptôme » [1975], *La Cause du désir*. 2017, 95, p. 17.

⁶ J-C. Maleval & M. Grollier, *Du gel au dégel du S1 chez le sujet autiste*. A paraître.

⁷ J. Lacan, *Les psychoses*, Paris, Seuil, 1981, p. 71.

⁸ J. Lacan, « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », in *Ecrits*, o.c., p. 537.

L'enseignement de Lacan donne quelques indices de ce que l'on pourrait espérer d'un travail avec un psychotique : « une identification par quoi le sujet a assumé le désir de la mère⁹ », une « béquille imaginaire », des « identifications purement conformistes¹⁰ », un étayage sur un partenaire¹¹, voire un délire enkysté, compatible avec le « bon ordre¹² ». Toutefois son élaboration la plus développée concernant la stabilisation d'un psychotique porte sur l'ego de Joyce. Lacan considère que dans *Finnegans Wake* l'écriture de ce dernier est parvenue à mettre en évidence ce que l'on peut attendre au terme d'une analyse : des signifiants hors-sens, désabonnés à l'inconscient¹³, qui mettent à nu le sinthome. Nul besoin de psychanalyse par conséquent pour Joyce¹⁴. Son écriture de S1, non plongés dans l'Autre, est principalement consacrée à immortaliser son nom, à se forger en artiste, à s'escabeauter¹⁵. Son art supplée à sa tenue phallique, grâce à lui il « raboute¹⁶ » son ego, parvenant à se donner un corps, qui se soutient de l'écriture. Cependant l'ego d'artiste de Joyce prend une telle consistance que, malgré un ratage du coinçage de l'imaginaire, il s'avère en mesure de nouer solidement les éléments de sa structure subjective. Par son entremise se met en place une suppléance permettant l'advenue d'un nouage non borroméen de l'Imaginaire, du Symbolique et du Réel.

L'écriture de Joyce est exceptionnelle, mais l'exemple de sa stabilisation ne l'est pas : un pousser-à-l'écriture et un pousser-à-la création sont d'observation fréquente chez les sujets psychotiques.

Tous n'ont pas la capacité de mettre en place une suppléance. Il en est qui se présentent radicalement déboussolés, flottants dans l'existence, sans rien pour les guider. J.-A. Miller a proposé le terme de « maladies de la mentalité » pour désigner certains d'entre eux. Il prit appui pour les illustrer sur une présentation de malade effectuée par Lacan d'une patiente, Melle Brigitte, se présentant comme « intérimaire » d'elle-même. « Je suis à la recherche d'une place dans la société, disait-elle, je n'ai plus de place, je ne suis ni une vraie, ni une fausse malade, je m'étais identifiée à plusieurs personnes qui ne me ressemblent pas, j'aimerais vivre comme un habit¹⁷ ». « Tout ce qu'elle dit est sans poids, commente Lacan. Il n'y a aucune articulation dans ce qu'elle dit ». Seule indication donnée par Lacan pour travailler avec elle : « Elle veut se valoriser ; qu'on la valorise si on peut ». Ce qui oriente plus vers le soutien à quelque identification imaginaire qu'à une recherche du point de rebroussement entre

⁹ J. Lacan, « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », in *Ecrits*, o.c., p. 565.

¹⁰ J. Lacan, *Les psychoses*, o.c., p. 231.

¹¹ « Je vous en ai montré un qui croyait avoir reçu une invite d'un personnage qui était devenu l'ami et le point d'attache essentiel de son existence. Ce personnage se retire, et le voilà dans une perplexité liée à un corrélat de certitude... », J. Lacan, *Les psychoses*, o.c., p. 178.

¹² J. Lacan, « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », in *Ecrits*, o.c., p. 576.

¹³ J. Lacan, « Joyce le symptôme », in *Le sinthome*, Paris, Seuil, 2005, p. 164.

¹⁴ « La qualification de *Tweedledum* et *Tweedledee*, pour désigner respectivement Freud et Jung, était ce qui lui venait naturellement sous la plume. Ça ne montre pas qu'il était porté à l'analyse », J. Lacan, *Le sinthome*, o.c., p. 79.

¹⁵ « Joyce n'est pas un Saint. Il joyce trop de l'S.K.beau pour ça, il a de son art art-gueil jusqu'à plus soif ». J. Lacan, « Joyce le symptôme II », in *Joyce avec Lacan*, Paris, Navarin, 1987, p. 33.

¹⁶ J. Lacan, *Le sinthome*, o.c., p. 153.

¹⁷ J.-A. Miller, « Enseignements de la présentation de malades », *Ornicar ? Bulletin périodique du champ freudien*. 1977, 10, p. 22.

signifiant et réel. Pour elle, « il n’y a pas de signifiant-maître ». Elle n’est que « miroir partout accroché, mais capté par rien, pure mentalité dévergondée¹⁸ ».

Chez ces sujets hors-discours pour lesquels la parole manque de fondement, chez ces sujets pour lesquels domine le signifiant non articulé, comment envisager de conduire la cure vers l’épuration de ce qui commande le sens, puisque sa non fonction est précisément un des éléments majeurs de la plainte ? Pour faire recracher le signifiant-maître au sujet, note Jacques-Alain Miller, « il faut d’abord qu’il en ait été marqué¹⁹ ».

Compenser la non-fonction du S1

Ce n’était précisément pas le cas pour Arielle dont la plainte majeure résidait dans un flottement dans l’existence. Un flottement que rien ne laissait transparaître pour qui n’avait qu’une appréhension externe de sa vie quotidienne : elle effectuait avec compétence ses tâches familiales et professionnelles. « Je m’adapte à toutes les situations, affirmait-elle, les autres ne s’aperçoivent de rien, mais il n’y a pas de moteur, ça ne prend pas sens. Tout peut m’intéresser, mais rien ne reste. Je cultive le rien, je suis accrochée au rien, je n’ai pas d’opinion, pas de savoir. Je n’ai pas d’idées de suicide, mais j’ai l’impression que quelque chose me pousse vers la mort, là où on trouve le calme ». Elle décrivait avec une grande finesse sa peine à articuler les éléments d’une chaîne signifiante non commandés par le signifiant-maître : « Chaque moment est bien, disait-elle, pourtant l’ensemble de la journée ne l’est pas : le un plus un plus un ne se fait pas. Ma vie est faite de scènes décousues. Les séances de psychothérapie, c’est comme ma vie, je les fais une à une, sans lien entre elles²⁰. J’ai une gestion besogneuse du quotidien qui n’est pas sous-tendue par un but. Ma prise de notes compulsive reflète cela, j’en ai partout, je multiplie les notes, je n’arrive pas à mettre de l’ordre dedans, ni dans mes idées. Pourtant cela m’aide à préserver le quotidien. Je rédige beaucoup d’emplois du temps qui me permettent de mieux entrevoir le lendemain. Mais je n’ai pas de fil directeur. Je ne sais pas ce que c’est qu’un but. Je suis incapable de faire des projets ». Sans idéal du moi pour s’orienter, Arielle était fondamentalement déboussolée.

Malgré son flottement, Arielle avait mis en place plusieurs manières de compenser la non-fonction du S1. Lors de son enfance et de son adolescence, elle écartait aisément les problèmes, elle mettait les gens dans sa poche, elle s’arrangeait pour que l’avenir soit le bonheur. « Je m’appuyais sur mon nom », observait-elle, en effet son patronyme de naissance évoquait une idée de jeunesse et de

¹⁸ Ibid., p. 23.

¹⁹ J.-A. Miller, « Note sur la honte », *La Cause freudienne*, 2003, 54, p. 14.

²⁰ Que l’on compare avec les propos d’une schizophrène : « Les choses se présentent isolément, chacune pour soi, sans rien évoquer. Certaines choses qui devraient former un souvenir, évoquer une immensité de pensées, donner un tableau, restent isolées. Elles sont plutôt comprises qu’éprouvées ». [E. Minkowski, « La notion de perte de contact vital avec la réalité et ses applications en psychopathologie » [1926], in *Au-delà du rationalisme morbide*, Paris, L’Harmattan, 1997, p. 48.] Non seulement ici la carence de la fonction phallique ne permet pas de connecter les fantasmes à la pulsion, mais on constate que les éléments de la pensée restent en suspens : faute de signifiant-maître le bouclage rétroactif de la chaîne signifiante ne s’opère pas.

gaieté. Nommons-là « Jouvence » « J'étais gaie, insouciant, chouchoutée par mes professeurs, on plaisantait souvent de manière agréable sur mon nom, j'étais une sorte d'eau de jouvence. Dès toute petite je puisais là une détermination à être heureuse ». Ne disposant pas de la fonction du signifiant-maître Arielle chercha à la compenser par une substantivation du patronyme qu'elle fit fonctionner comme idéal du moi. Elle notait avoir trouvé du côté de sa mère un autre soutien d'importance : « je n'ai pas de désir, constatait-elle, mais c'est le contraire de celui de ma mère ». Phrase remarquable qui indique que la carence de son désir avait été compensée en s'orientant *a contrario* sur sa mère. Elle précisait que dans son enfance, sous son air insouciant et gai, elle s'était toujours efforcée de faire le contraire de sa mère. « C'était quelqu'un de plaintif, toujours en train de faire son ménage, tandis que j'étais joyeuse et bordélique ». Le signifiant patronymique, entendu à la lettre, semble avoir permis à Arielle de ne pas être prise en une relation trop mortifère à sa mère, en lui ouvrant la possibilité de s'orienter en s'opposant à celle-ci. Néanmoins, cette clinique indique combien Arielle manquait très tôt d'orientation personnelle. Faute de subjectivation de la fonction du signifiant-maître, il lui fallut se trouver des repères dans la signification de son patronyme et dans les idéaux inversés de sa mère.

Ce mode de fonctionnement fut efficace jusqu'à son mariage, lequel lui fit découvrir la souffrance. Non pas que son mari l'ait maltraitée, bien au contraire, mais parce que le mariage porta atteinte à son mode de stabilisation. « Quand j'ai perdu le nom de mon père, expliqua-t-elle, et surtout l'omniprésence de ma mère, je suis tombée malade²¹ ». Il lui fallut s'en remettre toute entière à son mari. Bouleversement subjectif qui ne s'opéra pas sans douleur. « Mon mari s'est occupé de moi, il m'a ramassée comme une loque, il a pris la place de ma mère. Maintenant j'ai besoin de sa présence pressante et même parfois contraignante ». Toutefois, quand ce soutien se mettait à défaillir, Arielle se découvrait dominée par « un attrait pour le rien », alors, précisait-elle, « j'aspire à me poser là comme un végétal et à me satisfaire de mon inertie; je n'aspire plus à rien d'autre qu'à rien ». Elle n'était pas alors envahie par une jouissance Autre : elle s'éprouvait séparée de son être de jouissance : comme une marionnette, disait-elle, dont on aurait coupé les ficelles.

Pour servir de boussole à Arielle, la parole du mari s'est substituée à la signification du patronyme et aux idéaux inversés de la mère. Elle constatait sa difficulté à soutenir son être lors de ses absences prolongées ou inhabituelles. « Dans ces cas-là, confiait-elle, je continue à effectuer mes activités habituelles, rien ne transparait extérieurement, mais à l'intérieur, c'est le chaos, je ne suis plus qu'une enveloppe vide. Je sais que je ne peux pas demander cela à mon mari, mais l'idéal serait qu'il soit toujours présent, qu'il ne me quitte jamais ». L'absence prolongée de ce dernier équivalait pour elle à « la mort de l'âme ». Elle avait dévolu à son mari la charge de porteur de l'objet et du signifiant commandant sa dynamique subjective.

Arielle était une femme très séduisante, soignant son image pour masquer le rien, mais peu séductrice, faute de désir propre. Or elle avait eu une aventure suscitée par le sentiment que son mari ne s'intéressait plus à elle. Si ç'avait été le cas, affirmait-elle, elle aurait pu tourner la page, sans émotion,

²¹ Le patronyme d'Arielle acquis par son mariage ne se prêtait plus aux associations sur le bonheur auxquelles le précédent était propice.

elle aurait pu aisément l'oublier. Une autre présence attentive aurait pu lui convenir. Cependant son mari ne l'entendait pas ainsi. Il insista pour qu'elle revienne. « Je suis retournée avec lui parce qu'il l'a demandé ».

Aurait-il fallu conduire la cure en interrogeant sa dépendance à celui qui lui tenait lieu de *sinthome* ? Telle n'a pas été mon option. S'orienter sur sa singularité me paraissait plutôt prendre au sérieux ses constats concernant son mode de compensation du signifiant-maître : « je ne tiens à rien et pourtant je suis très dépendante de mon mari. C'est paradoxal. Je ne supporte pas qu'on attaque mon mari : c'est comme scier la branche sur laquelle je suis assise. Je m'alimente à ses pensées ».

Le concernement énigmatique

Il existe des degrés dans la conviction attachée au signifiant quand surgit l'Un coupé de l'Autre. Entre le concernement énigmatique et le noyau de la conviction délirante, on peut observer des phénomènes irruptifs, auxquels le sujet donne un sens, le plus souvent néfaste, mais capable de se modifier, en prenant en compte la parole d'un autre. Dans le discours encore parfois légèrement diffluent de Francine²², un réel culpabilisant, qui évoque sa déchéance, et la perturbe, tend à s'insérer avec insistance. Une femme qui passe lui fait penser qu'elle-même est une gouine ; son regard qui s'attarde sur une braguette l'horrifie ; dire « si vous voulez » devient une autorisation lubrique ; une politesse d'un médecin est reçue comme une avance ; elle-même n'a-t-elle pas été trop loin en serrant la main d'un collègue ? etc. Tous ces événements anodins témoignent du surgissement d'un S1 désarrimé, qui fait volontiers allusion à une jouissance débridée à l'égard de laquelle elle serait fautive. Ils sont source d'une angoisse qui la dérange dans son quotidien et qui ne s'apaise qu'en faisant appel à la parole d'un autre pour recouvrir le réel. Elle est en attente de S2 suffisamment affirmés pour tempérer le phénomène. Encore faut-il que cette parole aille dans le sens de contrer la jouissance débridée, et non pas, comme le firent certains, de chercher à la banaliser. Elle a réussi à trouver des interlocuteurs, mari, prêtres, religieuses, psychiatre et analyste, qui n'ont pas pris ses appels téléphoniques réitérés pour du harcèlement, mais pour un mode d'apaisement nécessaire. Elle est cependant parvenue à user la patience de plusieurs d'entre eux ; son rempart le plus solide contre l'irruption du réel, elle le trouve principalement aujourd'hui dans la parole de son mari, et dans celle de son analyste. Les employeurs du mari se sont inquiétés de la fréquence trop élevée de ses appels à celui-ci sur son lieu de travail. Elle se borne maintenant à lui téléphoner $\frac{3}{4}$ d'heure tous les midis en mangeant dans sa voiture. Il m'a fallu aussi parfois mettre des limites à ses appels envahissants. Lui reste alors le recours à la prière, mais l'effet d'apaisement est plus difficile à obtenir par ce moyen, la réponse de Dieu restant incertaine. La solution trouvée par Francine pour tempérer ses angoisses lui permet d'effectuer correctement son travail, toujours le même depuis trente ans, avec peu d'arrêts maladie. Depuis une dizaine d'années elle ne vient plus en séance que pour dépasser des moments difficiles, tandis que la fréquence de ses appels téléphoniques s'avère variable : de plusieurs par jour à aucun pendant quelques mois. Elle est sans doute considérée comme un peu bizarre par sa hiérarchie et ses collègues, mais ses appréciations sont

²² Les premières années du travail avec Francine ont été relatées in J-C Maleval, *La forclusion du Nom-du-Père. Le concept et sa clinique*, Paris, Seuil, 2000, pp. 426-436.

bonnes, et elle sait éviter tout conflit. Son mariage est stable. Ses deux grands enfants font des études. Si sa parole n'avait pas été accueillie avec une écoute psychanalytique à sa sortie de l'hôpital, en particulier par son psychiatre et son psychanalyste, son devenir aurait été probablement moins favorable. Elle a trouvé une manière d'y faire avec ses phénomènes élémentaires qui présente la particularité d'être articulée à la parole d'un Autre crédible. Avec elle l'analyste n'est pas en position de semblant d'objet, cherchant à obtenir des effets séparateurs, mais plutôt en position de semblable, laquelle incite à converser, souvent en proposant un sens apaisant, sans chercher à déchiffrer.

Il est des cures lors desquelles l'analyste est contraint de composer avec une certitude hors-discours qui s'impose au sujet psychotique. Intuitions délirantes, postulat passionnel, identification mélancolique au déchet, etc., tous ces phénomènes sont des noyaux d'inertie dialectique. Leur surgissement dans le réel ne donne pas prise à une interprétation qui chercherait à délivrer leur sens caché. La pente spontanée du psychotique est de leur adjoindre du sens pour organiser un monde que leur surgissement bouleverse. Certains y parviennent en construisant un délire plus ou moins compatible avec une vie sociale. Il s'agit parfois même de leur demande explicite. « Ce que j'attends des entretiens avec vous, confiait un patient, c'est d'arriver à me sortir de cette fatalité qui m'a conduit par trois fois à l'hôpital psychiatrique. Peut-être pouvez-vous m'aider à produire un délire qui tienne debout, quoi !... un délire qui puisse s'agencer dans le délire collectif. Ça ne me dérange pas d'avoir une perception différente, ce qui me dérange c'est la police, l'H.P. et les situations hautement angoissantes²³ ». Il est des analystes qui, faute de mieux, acceptent d'accompagner ce travail. « Alors que jusque-là, note Broca, elle n'avait rencontré dans l'attitude des psychiatres psychanalystes qu'une certaine « horreur » de son délire, constamment marqué d'un indice péjoratif, justifiable d'interventions psychiatriques répétées, ici elle trouve une adresse à son délire [...] Elle construit, en fait, un délire auquel je consens, parce que je suis psychanalyste²⁴ ». Si l'analyste tient compte de la particularité clinique du sujet, il arrive que ce soit la seule possibilité qui s'offre à lui. Ce qui est visé dans le travail analytique n'est pas une mise en conformité normative, mais un accord du sujet avec lui-même. Il s'acquiert pour certains par l'enkystement d'un délire, le rendant compatible avec une vie sociale; pour d'autres par un maintien du délire dans les limites de la cure²⁵. « Il est beaucoup plus fréquent qu'on ne le croit, constate Deffieux, qu'une métaphore délirante oriente la vie, les pensées, les actes et les liens d'un sujet aux autres, sans que cela n'apparaisse à quiconque comme pathologique²⁶ ».

Le sens curatif

Que le sens, fût-il le plus extravagant, ou le plus absurde, puisse être curatif pour le psychotique, rien ne saurait mieux l'indiquer que la cure d'une schizophrène par un analyste paranoïaque, quand

²³ L. Solano « Charon, passeur d'âmes », *Actes de l'École de la Cause Freudienne*, 1987, XIII, p. 110.

²⁴ R. Broca, « Sur l'érotomanie de transfert » in *Actes de l'École de la Cause Freudienne*, 1984, VI, p. 49.

²⁵ « S'il délire, c'est dans le cadre strict de la psychanalyse et autour de ma personne pour les protéger, toutes deux, précisément, de la persécution ». M. Silvestre, « Un psychotique en analyse », *Actes de l'École de la Cause freudienne*, 1983, IV, p. 57.

²⁶ J-P. Deffieux, « Un cas pas si rare », *La conversation d'Arcahon*, Paris, Agalma/Le Seuil. 1997, p. 19.

celui-ci parvient à traduire les phénomènes élémentaires de sa patiente dans les signifiants de son délire, avec au terme des effets de pacification des troubles de cette dernière.

Dans un chapitre sur « La désagrégation schizoïde », ajouté en 1949 à l'édition américaine de « L'analyse du caractère », Wilhelm Reich relate la cure d'une jeune irlandaise de 32 ans hospitalisée en une clinique psychiatrique pour « schizophrénie paranoïde ». Elle se disait en contact avec des forces à la fois « diaboliques » et « attrayantes » qui parfois l'incitaient au meurtre et à des scarifications. Au terme, après quatre à cinq ans d'un travail entrecoupé d'arrêts, Reich peut affirmer : « la malade qui avait séjourné pendant des années dans une institution psychiatrique et dont l'état se détériorait vite, à l'heure actuelle, depuis plus de six ans en liberté. Elle a repris son activité professionnelle ; le processus pathologique a été arrêté. Elle joue de nouveau un rôle positif dans la société²⁷ ».

Cette cure fut dirigée selon les principes suivants : « les fonctions qui apparaissent dans le schizophrène – pour peu qu'on se donne la peine de les interpréter correctement – sont des FONCTIONS COSMIQUES²⁸, c'est-à-dire des fonctions de l'énergie cosmique d'orgone dans l'organisme sous une forme directe et non déguisée. Il n'existe aucun symptôme schizoïde qui soit compréhensible si l'on ne se rend pas compte que la frontière précise séparant l'*homo normalis* de l'océan cosmique d'orgone s'est effondrée dans le schizophrène ; par conséquent, plusieurs de ces symptômes sont dus à la réalisation intellectuelle de cet « effondrement » ; *d'autres sont des manifestations directes de la confluence de l'énergie d'orgone dans l'organisme et de l'énergie cosmique d'orgone (atmosphérique)*²⁹ ». Le traitement consiste donc à traduire les « forces » en perception des « courants orgonotiques » afin que la patiente parvienne à vivre « en étroite union avec sa bio-énergie ». Cette union étant, selon Reich, le propre « des génies créateurs³⁰ », la cure pousse le sujet à prendre une place d'exception, ce qui la conduit à s'identifier à la déesse Isis.

Plus que toute autre une telle cure vise « à induire dans le sujet une paranoïa dirigée », ce que dénonce Lacan quand elle est conduite par des analystes trop portés à comprendre et à interpréter³¹. Or, confie Reich, « je racontai à la malade tout ce que je croyais comprendre de son état ». Il se place, note Vereecken, « en interlocuteur des forces dans une position divine³² ». Une telle écrasante maîtrise favorise l'émergence d'une érotomanie de transfert. « Tout ce qui arrive, dit-elle, c'est vous qui me le suggérez [...] Vous êtes de mèche avec les forces... mes pensées ne sont pas des pensées mais des connaissances imprégnées données à ma tête³³ ». Elle se précipita sur Reich un couteau à la main. Néanmoins un attachement ambivalent au thérapeute persista tout au long des années, la conduisant

²⁷ W. Reich, *L'analyse caractérielle*, [1949] Paris, Payot, 1971, p. 340.

²⁸ La typographie de la citation est celle de Reich.

²⁹ Ibid., p. 381.

³⁰ Ibid., p. 365.

³¹ Lacan, « L'agressivité en psychanalyse », in *Ecrits*, o.c., p. 109.

³² C. Vereecken, « Quand un paranoïaque dirige la cure d'une schizophrène », *Quarto*, 1983, 14, p. 3.

³³ W. Reich, *L'analyse caractérielle*, o.c., p. 366, p. 405, et p. 414.

parfois à lui faire savoir qu'il était « le premier à lui expliquer d'une manière compréhensible les phénomènes qu'elle ressentait³⁴ ».

Malgré quelques interruptions de la cure, la patiente considère après-coup qu'elle lui a fait « un bien intense ». Il a sans doute fallu pour cela qu'elle parvienne à prendre ses distances avec Reich. Elle lui écrit après la fin de leur travail pour lui dire combien son livre *Ecoute, petit homme !*³⁵ l'a impressionnée. « Je ne saurais affirmer, précise-t-elle, que ce livre m'a fait plaisir, car ce que vous dites du « Petit homme » est à la fois si vrai et si triste, que j'y ai reconnu ma propre histoire³⁶ ». Le phénomène de « pensées imprégnées » se poursuit donc discrètement au-delà de la thérapie. Bien après la fin de celle-ci elle trouve encore « des phrases consignées dans des livres qui savent comment et pourquoi [elle] souffre³⁷ ».

La conduite de cette cure n'est certes pas un modèle, mais elle est enseignante. Elle met en évidence que l'interprétation de phénomènes élémentaires par un délire paraphrénique avéré peut avoir des effets de sédation d'une psychose quand le sujet se l'approprie. Ce constat n'est pas unique, il s'apparente à celui de la clinique des délires à deux, voire à plusieurs ; il trouve à se confirmer chez certains disciples de tel ou tel gourou paranoïaque, voire dans certaines adhésions à des idéologies religieuses ou politiques.

Une conversation avec le sujet psychotique

Se positionner en Maître écrasant, dépositaire d'un savoir totalisant sur le sujet, est propice à susciter une érotomanie de transfert, à l'occasion de laquelle le patient se perçoit comme un objet soumis à la malveillance d'un Autre jouisseur. Divers passages à l'acte peuvent en résulter, mettant grandement en danger la poursuite du travail. Comment écarter le psychotique d'un affrontement immédiat à la jouissance, tant dans la cure, que dans son fonctionnement ? Pour y parvenir, la plupart des analystes lacaniens cherchent à se tenir, non dans une position de semblant d'objet a, qui peut induire un silence ressenti comme inquiétant, voire comme menaçant, mais dans une position de « semblable³⁸ » afin d'initier une conversation. « Nous essayons d'établir les conditions de la conversation avec le psychotique, indique J.-A. Miller, et nous nous offrons à ce qu'il se serve de nous³⁹ ». C'est une « bizarre conversation », note Borie, qui permet « une certaine greffe de la langue privée sur la langue commune⁴⁰ ». Pour définir les traitements de la psychose, constate E. Laurent, « une

³⁴ Ibid., p. 401.

³⁵ W. Reich, *Ecoute, petit homme !* [1948], Paris, Payot, 1972.

³⁶ W. Reich, *L'analyse caractérielle*, o.c., p. 428.

³⁷ Ibid., p. 414.

³⁸ « Comment l'accompagne-t-on ? En témoin ? En secrétaire ? En assistant ? En compagnon ? Disons qu'on l'accompagne, avant tout, en tant que semblable », J.-A. Miller, « Sur la leçon des psychoses », in *Actes de l'Ecole de la Cause Freudienne*, 1987, XIII, p. 144.

³⁹ J.-A. Miller, « Du psychotique à l'analyste », in *La psychose ordinaire*, Paris, La conversation d'Antibes. Agalma/Seuil. 1999, p. 327.

⁴⁰ J. Borie, *Le psychotique et le psychanalyste*, Paris, Michelle, 2015, p. 188.

sorte de conversation sur la jouissance est fondamentale ». Il est opportun, précise-t-il, de soutenir « une entreprise de traduction constante de ce qui arrive, de ce qui excède la signification⁴¹ », elle « implique une activité assez grande de la part de celui qui occupe la place de garant de la traduction possible⁴² ».

La conversation sur la jouissance, quand elle est dirigée par un analyste, doit tenir compte de certains principes. Il lui faut en particulier opérer une manœuvre du transfert telle que l'analysant n'incarne pas un objet soumis à des influences menaçantes. Éviter les interprétations ambiguës, faisant résonner le cristal de la langue, et ne proposer le divan qu'avec prudence, peut y contribuer. Le repérage de la conjoncture déclenchante ou des situations qui déstabilisent le sujet y est d'une importance majeure. Il s'agit en outre d'opérer pour tempérer la jouissance en excès souvent associée aux phénomènes élémentaires. La cession de jouissance produite par les contraintes de la cure et par les dires du sujet n'y suffit pas toujours.

Dans un passage aujourd'hui peu cité de la « Question préliminaire... », Lacan fait état de « dommages graves » ou « d'effets catastrophiques » de certaines interventions portant sur l'interprétation d'une homosexualité latente chez le sujet psychotique. Il se montre très affirmatif sur ce point qu'il considère comme « certain⁴³ » et qu'il a « constamment observé⁴⁴ ».

Cependant, pourquoi les sujets psychotiques seraient-ils si menacés par l'interprétation de fantasmes homosexuels sachant que certains d'entre eux ont une pratique assumée de l'homosexualité ? Il convient sans doute à la fois d'appréhender l'indication de Lacan dans un cadre plus étendu, mais aussi de la restreindre : ce n'est pas seulement l'interprétation de l'homosexualité qui pour certains est déstabilisante, ce sont plus largement les interprétations vécues comme autorisant une jouissance en excès. Elles peuvent porter sur l'homosexualité, mais aussi sur des fantasmes incestueux, pédophiles, meurtriers, zoophiles, etc. Quand la crainte de franchir une de ces limites tourmente un sujet psychotique, et quand il discerne dans les propos de l'analyste une possible confirmation d'un tel mode de jouissance, ce que suscite parfois la simple invitation à l'interroger, alors il est en effet d'observation courante qu'ils peuvent avoir des effets catastrophiques, dont les plus fréquents sont d'attiser une érotomanie de transfert pouvant aller jusqu'à une interruption de la cure.

Une conversation éclairée dans le cadre de la cure d'un sujet psychotique se doit d'être dirigée vers une contention de la dérégulation agie ou fantasmée de la jouissance ; de surcroît il est approprié qu'elle évite de mettre en jeu des interprétations ambiguës propres à laisser supposer à l'analysant psychotique que l'analyste possède un savoir sur lui.

Le principal problème qui surgit dans l'analyse des psychotiques, selon Rosenfeld, « est que parfois le patient se sent humilié parce que l'analyste le comprend tellement mieux que lui-même⁴⁵ ».

⁴¹ E. Laurent, « Les traitements psychanalytiques de la psychose », *Feuillets du Courtil*, 2003, 21, p. 17.

⁴² Ibid., p. 22.

⁴³ J. Lacan, « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », in *Écrits*, op. cit., p. 568.

⁴⁴ Ibid., p. 546.

⁴⁵ H. A. Rosenfeld, « Additif : évolution des théories et modification des techniques en psychanalyse », *Impasse et*

Certes, la pratique kleinienne, qui manie à profusion l'interprétation, amplifie le phénomène, néanmoins le constat possède une portée générale. Une simple question laissant entendre que derrière ce que dit le sujet une signification lui échappe, mais que l'analyste la détiendrait, pose ce dernier comme celui qui peut deviner l'intime. Situation propice à ce que le psychotique se demande ce que l'analyste lui veut. Or quand la question se lève, la réponse penche régulièrement vers la malveillance. « Souvent, me rapportait une patiente, je ne comprenais pas ce que mon ami me disait, alors je pensais que c'était en ma défaveur ou qu'il se moquait de moi ». Bien des cures de sujets psychotiques ont basculé suite à une interprétation ambiguë qui érige l'analyste en Maître possesseur d'un savoir insu du patient.

* * *

La psychanalyse appliquée avec le psychotique gagne à s'orienter sur l'apaisement de la jouissance dérégulée plus que vers le déchiffrement de l'inconscient. Elle opère mieux par l'invention de suppléances ou de capitonnages non standards que par une épuration du sens visant à dégager un signifiant-maître. Il lui faut parfois se satisfaire modestement d'un soutien à des étayages. Pour que s'instaure une dynamique de cure, la position de témoin en laquelle beaucoup de psychotiques cherchent à maintenir l'analyste, pour se protéger de son désir, reste insuffisante. L'analyste doit se garder de certaines interprétations déstabilisantes : celles qui mineraient des identifications dont le sujet se soutient, celles qui feraient résonner le cristal de la langue pour interpréter un symptôme, celles qui appréhenderaient un pousse-à-la-femme comme une pulsion homosexuelle ignorée, etc. Il convient par surcroît qu'il se forme à une manœuvre de transfert, en s'efforçant d'orienter la jouissance, tantôt de manière limitative, en contrant la jouissance dérégulée, tantôt de manière positive, en soutenant certains idéaux du sujet. S'opposer à la pente de beaucoup de psychotiques à incarner l'objet déchu du symbolique constitue une orientation majeure de la cure, elle incite parfois à dire non à des conduites hors limites, parfois à tenter de décaler la position du sujet à l'égard d'hallucinations mortifiantes, parfois encore à soutenir un travail créatif propre à forger un nouage symptomatique.

Reste à se pencher sur un fait incontestable régulièrement invoqué pour conforter une conduite transtructurale de la cure : il est des psychotiques, principalement des psychotiques ordinaires, qui se maintiennent dans un travail analytique sans que, apparemment, les analystes y soient différemment à l'acte qu'avec des névrosés.

L'attitude d'abstention silencieuse de l'analyste, prédominante dans la cure des névrosés, sans s'y réduire, est propre à proposer un lieu vide de jouissance dans lequel l'analysant peut mettre au travail ses constructions. Pour certains sujets psychotiques le dispositif leur rend possible un travail de chiffrage de phénomènes élémentaires, parfois discrets, parfois non repérés comme tels. Ce n'est pas l'analyste qui produit une greffe de symbolique mais il accompagne celle-ci quand la manœuvre du transfert est appropriée. Il ne s'agit certes pas de la greffe d'un ordre symbolique, mais de la mise en place de fixations non standards permettant un capitonnage non borroméen de la structure subjective.

interprétation, Paris, PUF, 1990, p. 317.

La cure peut permettre une traduction donnant du sens à des signifiants désarrimés ou à des intuitions plus ou moins obscures à partir de quoi la réalité s'ordonne. Elle semble même conduire en certaines circonstances à la construction d'un délire commun, sous forme d'une « hystorisation » de la cure, qui parfois fait lien social. Quand l'analysant psychotique opère le chiffrage de sa jouissance avec un savoir analytique, le récit de la cure peut faire équivoque avec celui d'un névrosé. Un chiffrage par le hors-sens n'est pas même à exclure : tout déchiffrage, effectif ou non, n'est encore qu'un nouveau chiffrage.

Le psychotique, s'il faut en croire Schreber, n'est pas en quête d'un rebroussement qui le confronterait au peu de poids du signifiant-mâitre, il cherche plutôt à être accompagné pour qu'un moment vienne « malgré tout où le non-sens passera⁴⁶ ». Le psychotique s'apaise quand le Un tout seul qui le trouble ou le menace parvient à être solidement plongé dans l'Autre.

Ne conviendrait-il pas aujourd'hui de distinguer la pratique analytique orientée vers la causalité signifiante du S1 de la pratique analytique qui cherche à développer des inventions stabilisatrices ?

⁴⁶ D.P. Schreber, *Mémoires d'un névropathe*, Paris, Seuil, 1975, p. 265.

Le corps dévoilé ou le désir normal

Jérémie Salvadéro

D'où proviennent les conceptions déficitaires ? Le déficit suppose « l'absence de quelque chose dont la présence ou l'action est considérée comme normale, souhaitable ou nécessaire » (CNTRL). En regard de quelle normalité ou de quelle nécessité se juge que la psychose est déficitaire ? Le serait-elle au regard de la névrose, soit ce que Freud, dit-on, a traité en premier ? Le serait-elle au regard de la normalité d'un temps donné dans une époque donnée ?

Les transferts de Freud et Lacan à la psychose

Nous pourrions chercher l'origine des conceptions déficitaires dans l'histoire et l'évolution de la technique analytique, dans les affirmations hésitantes de Freud, dans la subordination de la nosographie psychanalytique à celle de la psychiatrie classique, pourtant c'est dans les histoires de transfert que me semble se cacher la clé de cette affaire. Il me paraît nécessaire de considérer la marque, sur Freud, de son expérience transférentielle avec la psychose, notamment avec Fliess et Jung. Peut-être aussi avec Ferenczi, non pour la question de la psychose – je ne peux juger - mais pour la version passionnelle du transfert entre eux¹. Ne résonne-t-il pas, lorsque Freud dit en 1937, qu'il « pense que de tels efforts déployés auprès de psychotiques apporteront beaucoup de connaissances, même s'ils ne sont couronnés d'aucun succès thérapeutiques² », l'écho de ce qu'il a appris de Fliess et Jung et l'amertume d'espoirs « thérapeutiques » déçus à leur endroit ? Alors en conséquence aurait-il prévenu les analystes de ce qu'engage et fait d'être la cible du transfert d'un sujet psychotique ?

Je crois que dire que l'impact sur la réticence aux psychoses de la position de Freud quant à elles, soit une sorte de réaction en négatif à un fort transfert positif à leur endroit mériterait une recherche historique profonde.

A contrario, Lacan lui, témoigne d'un transfert vivement positif et d'emblée : « On peut dès lors ne pas repousser a priori qu'il y ait un bénéfice positif de la psychose : qu'un tel bénéfice se réalise aux dépens de l'adaptation sociale et même biologique du sujet, cela n'ôte rien de leur portée humaine à certaines représentations d'origine morbide. Certains traits exquis de la sensibilité de notre malade, sa compréhension des sentiments de l'enfance, son enthousiasme aux spectacles de la nature, son

¹ « Ma propre analyse n'a pas pu aller assez en profondeur, parce que mon analyste (de son propre aveu, une nature narcissique), avec sa ferme détermination d'être en bonne santé et son antipathie pour les faiblesses et les anomalies, n'a pas pu me suivre dans cette profondeur et a commencé trop tôt dans l'éducatif », Sándor Ferenczi, *Journal clinique*, Paris, Payot, 1990, p. 113.

² S. Freud, 1937, « Constructions dans l'analyse » dans *Résultats, idées, problèmes II*, Paris, PUF, p. 279.

platonisme dans l'amour, et aussi son idéalisme social, qu'il ne convient pas de tenir pour vide parce qu'il est resté sans emploi – tout cela nous apparaît évidemment comme des virtualités de création positive, que la psychose a directement produites et non point seulement épargnées³ ».

C'est bien suivant les lignes de transfert de Freud et de Lacan que nous pouvons parvenir à cela même qu'indique Lacan, soit une nosographie proprement psychanalytique réglée sur le transfert qui pourrait, enfin, ne plus suivre la nosographie de la psychiatrie classique⁴.

Les concepts domestiques

Travaillons avec l'idée que les résistances dites « personnelles » se logent, déformées, mises en sens et masquées dans les « élaborations secondaires⁵ » que sont les conceptions (différents des concepts) de la psychanalyse. Un signe de cette résistance se donne à lire dans ce curieux escamotage dont l'érection de l'idée de « ne pas céder devant la psychose » comme un impératif est le lieu. La déformation du dire de Lacan par omission de la suite de son propos marque ce que je m'apprête à vous proposer comme étant mon hypothèse.

Ainsi l'escamotage de ce que Lacan dit à cette occasion de l'Ouverture de la section clinique en 1977 en réponse à Miller et Faladé :

JAM – La clinique des névroses et la clinique des psychoses nécessitent-elles les mêmes catégories, les mêmes signes ? Une clinique des psychoses peut-elle, selon vous, prendre son départ d'une proposition comme : « le signifiant représente le sujet pour un autre signifiant »,

³ « ...Disons-nous que la psychose a privé la malade des moyens d'expression, socialement efficaces, de ces sentiments ? Comment le prouver ? Ce goût de l'écrit, par lequel elle en appelle, comme tant d'autres, de l'entourage étroit où elle échoue à une plus grande collectivité qui lui compensera cet échec – cette jouissance quasi sensible que lui donnent les mots de sa langue –, ce caractère de nécessité personnelle que revêt chez elle l'œuvre littéraire, tout cela est-il moins dû à la psychose que les traits précédents ? Certes pas, car elle n'est parvenue à mener à bout ce qu'elle a écrit de meilleur, et de plus important, qu'au moment le plus aigu de sa psychose et sous l'influence directe des idées délirantes. La chute de la psychose semble avoir par ailleurs entraîné la stérilité de sa plume. Ne peut-on dire, au contraire, que seuls une instruction suffisante et des moyens d'information et de critique, en un mot l'aide sociale, lui ont fait défaut, pour qu'elle ait fait œuvre valable ? Ceci nous semble apparaître en maintes lignes de ses écrits », J. Lacan, *De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 288.

⁴ « ... lui donnerait une toute autre manière d'approcher la diversité des cas. Peut-être, à partir de ce moment, il arriverait à trouver une nouvelle classification clinique que celle de la psychiatrie classique qu'il n'a jamais pu toucher ni ébranler et pour une bonne raison, jusqu'à présent, c'est qu'il n'a jamais rien pu faire d'autre que de la suivre. Que cette espèce de connaissance de fiction qui est la sienne et qui le paralyse... quand il s'interroge dans un cas, quand il en fait l'anamnèse, quand il le prépare, quand il commence à l'approcher, ...et, une fois qu'il y entre avec l'analyse, qu'il cherche dans le cas, dans l'histoire du sujet... de la même façon que Velázquez est dans le tableau des Ménines... où lui il était, l'analyste, déjà à tel moment et en tel point de l'histoire du sujet. Cela aura un avantage, il saura ce qu'il en est du transfert. Le centre, le pivot du transfert, ça ne passe pas du tout par sa personne. C'est une chose qui a déjà été là. Ceci lui donnerait une toute autre manière d'approcher la diversité des cas. Peut-être, à partir de ce moment, il arriverait à trouver une nouvelle classification clinique que celle de la psychiatrie classique qu'il n'a jamais pu toucher ni ébranler et pour une bonne raison, jusqu'à présent, c'est qu'il n'a jamais rien pu faire d'autre que de la suivre ». *L'Acte analytique*, le 27 Mars 68, version Staferla, p. 152.

⁵ « L'élaboration secondaire procède par réordonnement pour donner du sens à ce qui dans les pensées paraît manquer de connexion ou être non-compréhensible », E. Porge, « E. S », *Littoral* n°10, Toulouse, érés, 1983, p. 33.

avec ce qui s'en suit de l'objet **a** ? S, **a**, S1, S2, ces termes sont-ils appropriés à la clinique du psychotique ?

J. L. – La paranoïa, je veux dire la psychose, est pour Freud absolument fondamentale. La psychose, c'est ce devant quoi un analyste, ne doit reculer en aucun cas.

J.-A. M. – Est-ce que dans la paranoïa, le signifiant représente le sujet pour un autre signifiant ?

J. L. – Dans la paranoïa, le signifiant représente un sujet pour un autre signifiant.

J.-A. M. – Et vous pouvez y situer « fading », objet **a**... ?

J. L. – Exactement.

J.-A. M. – Ce serait à montrer.

J. L. – Ce serait sûrement à montrer, c'est vrai, mais je ne le montrerai pas ce soir.

S. FALADÉ – Que faut-il penser de la fin d'une analyse chez un paranoïaque, si cette fin est l'identification au symptôme ?

J. L. – Il est bien certain que le paranoïaque, non seulement il s'identifie au symptôme, mais que l'analyste s'y identifie également. La psychanalyse est une pratique délirante, mais c'est ce qu'on a de mieux actuellement pour faire prendre patience à cette situation inconfortable d'être homme. C'est en tout cas ce que Freud a trouvé de mieux. Et il a maintenu que le psychanalyste ne doit jamais hésiter à délirer.

Un participant – Vous avez même dit un jour que vous étiez psychotique.

J. L. – Oui, enfin, j'essaie de l'être le moins possible ! Mais je ne peux pas dire que ça me serve. Si j'étais plus psychotique, je serais probablement meilleur analyste. Ce que Freud a fait de mieux, c'est l'histoire du Président Schreber. Il est là comme un poisson dans l'eau.

Force est de constater que, souvent, dans les travaux d'analystes contemporains, le paradigme déployé se fonde sur une conception acharnée du « il n'y a pas » de ce qu'indique Lacan ici : représentation du \$ par S1 pour S2, petit (a), fantasme, etc. S'indiquerait alors un désaccord avec Lacan et l'idée de la nécessité d'autres outils pour penser la psychose. Ce qui est par exemple très clair chez Daniel Bartoli. Cependant, dans la plupart des cas c'est sous le registre d'une stricte révérence à Lacan que les choses sont présentées. Ceci rendant d'autant plus prégnant la déformation symptomatique que je souligne ici (la déformation c'est le produit d'une *Verleugnung*). Se dessine dans ces travaux une séparation très nette entre les structures cliniques, à contrario du rapport de « voisinage » qu'indique Lacan lors de la séance du 30 Mai 1962. Il n'est pas du tout du même ordre que de penser une distinction des trois structures en leurs irréductibilités les unes aux autres ou de penser chacune d'elle comme l'assujettissement à la structure, celle qui résulte de la rencontre du langage avec le corps vivant.

Lors de l'Ouverture de la section clinique, Lacan affirme la pertinence de son élucidation de la structure et des termes de ce repérage. La position rejointe à la fois éthique, pratique et heuristique se fonde sur la forgerie de ses « concepts domestiques » (Kant). Héritage épistémologique d'une psychanalyse dont les « concepts importés », ici ceux de la psychiatrie, peuvent représenter de véritables obstacles.

Le désir et la normalité

Le cœur de ma proposition aujourd'hui au-delà d'un abord historique (Freud) ou épistémologique (forgerie des concepts domestiques) du courant déficitaire, relèverait donc plutôt d'une critique qui serait une clinique de la résistance. Une résistance non à la psychose, mais à ce qui est au cœur même de l'analyse de chacun, au cœur même de ce contre quoi se défend la structure elle-même : soit le *sexuel* dont le *désir* est un des noms. Nous sommes ici dans ce que l'argument de notre journée appelle « l'escamotage de la dimension sexuelle ». Je propose de considérer que le rejet de la psychose est un cas particulier de la résistance au désir et au sexuel, en tant que les désirs sont fous⁶. *Le désir*⁷ n'est-il pas ce qui, à la norme – norme sociale et norme du principe de plaisir – fait objection franche et, ceci, pour chacun quelle que soit l'assujettissement à la structure ?

Le concept de « désir » est un concept spécifiquement « domestique » à la psychanalyse et c'est à partir de ce qui en est son contre-point et que j'appellerai, après Joyce McDougall, Clavreul et avec Daniel Bartoli, la « normopathie », que nous pouvons penser l'installation de la normalité, comme pathos donc, pour chaque structure clinique. *La normopathie* pourrait-être alors un des noms de ce que Lacan appelle le « moi de l'homme moderne », il serait non seulement le produit d'identifications mais aussi le déploiement d'une économie libidinale réglée sur le principe de plaisir.

La normopathie comme passion de la Norme est une passion de l'ignorance quant au sexuel et au désir. Le Moi de l'homme moderne, celui que je suppose à l'origine de l'aversion pour la psychose voire la folie en général – folie qui n'est pas le privilège de la psychose, Lacan en dit ceci :

« Le moi de l'homme moderne a pris sa forme, nous l'avons indiqué ailleurs, dans l'impasse dialectique de la belle âme qui ne reconnaît pas la raison même de son être dans le désordre qu'elle dénonce dans le monde. Mais une issue s'offre au sujet pour la résolution de cette impasse où délire son discours. La communication peut s'établir pour lui valablement dans l'œuvre commune de la science et dans les emplois qu'elle commande dans la civilisation universelle ; cette communication sera effective à l'intérieur de l'énorme objectivation constituée par cette science et elle lui permettra d'oublier sa subjectivité. Il collaborera efficacement à l'œuvre commune dans son travail quotidien et meublera ses loisirs de tous les agréments d'une culture profuse qui, du roman policier aux mémoires historiques, des conférences éducatives à l'orthopédie des relations de groupe, lui donnera matière à oublier son existence et sa mort, en même temps qu'à méconnaître dans une fausse communication le sens particulier de sa vie⁸ ».

⁶ « Si nous ne sommes pas capables de nous apercevoir qu'il y a un certain degré - non pas archaïque, à mettre quelque part du côté de la naissance, mais structural - au niveau duquel les désirs sont à proprement parler fous. Si pour nous le sujet n'inclut pas dans sa définition, dans son articulation première, la possibilité de la structure psychotique, nous ne serons jamais que des aliénistes ». J. Lacan, *L'identification*, séance du 2 Mai 1962, version Staferla, p. 143.

⁷ « Car qu'est-ce qu'il fait, d'occuper comme telle cette position du semblant ? Rien d'autre que de démontrer justement, de le pouvoir démontrer, que la terreur ressentie du désir dont s'organise la névrose, ce qu'on appelle défense, n'est – au regard de ce qu'il s'y produit de travail en pure perte – que conjuration à faire pitié ». J. Lacan, ...*Ou pire*, séance du 10 mai 1972, Paris, Le Seuil, 2011, p. 172.

⁸ J. Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage », *Écrits*, Paris, Le Seuil, p. 282.

Dénonciation du désordre du monde

Objectivation de soi

Adaptation au monde du travail

Communication

Société des biens et des loisirs

Éducation et orthopédie

Fausse communication

A cette liste et appuyé sur les propos de Lacan lors de la première séance du séminaire sur *L'identification*, le 15 Novembre 1961, je soulignerais une coordonnée essentielle non de l'a-normalisation de la psychose mais de la dissonance de la raison psychanalytique avec la raison cartésienne, dissonance que le désir consacre. Ce point concerne la logique de la connaissance et les normes de la raison. La méconnaissance serait-elle corrélative de l'irrationalité apparente du désir ? Parlant de la méthode de Descartes, Lacan l'a dit « injustifiable logiquement » ce qui ne veut pas dire qu'elle est « pour autant irrationnelle, elle n'est pas plus irrationnelle que le désir n'est irrationnel de ne pouvoir être articulable simplement parce qu'il est un fait articulé ». L'opposition entre norme et désir trouve sa profondeur dans l'idée que la norme est norme de pensée, de logique, de conscience et de science et, qu'en cela, le désir paraît objecter. La raison alors, c'est ce que le sujet sait articuler. Ici l'articulable serait la norme de la pensée et de la science. Pour la raison psychanalytique, pour ce que Lacan appelle la « mutation psychanalytique⁹ », « l'articulé » suffira à fonder la raison. L'identité ou l'identification de l'articulable et de l'articulé ne pouvons-nous pas dire que c'est le sujet-supposé-savoir qui le consacre, celui-là même dont l'analyste doit se passer à tout instant ? S'en produit la division, disons définitive, du sujet (qui articule) au savoir (l'articulé). Le Moi articulé, le sujet ne sait rien de ce qu'il articule, l'articulation de ce qu'il dit, c'est le savoir inconscient.

La question de la méconnaissance vient ordonner une pensée du rapport du sujet au désir mais tout autant du rapport de la norme, comme norme de la raison et de ce qui est raisonnable et considéré comme raisonnable par une société donnée.

Méconnaissance et désir. Les termes normaux de la constitution du désir. *L'identification, les 13 et 20 Juin 1962*

C'est cette logique de la méconnaissance au principe même du rapport du sujet au désir qui va orienter une conception de la « normalité dans la structure » pour la psychanalyse. Mode de connaissance donc a-normal au regard des normes de la raison. Entrons maintenant dans cette affirmation de Lacan le 13 Juin 1962. Quelques instants auparavant il introduit la question de la

⁹ J. Lacan, « De la psychanalyse dans ses rapports avec la réalité », *Autres Écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 353.

méconnaissance à partir de l'image narcissique $i(a)$ et de la « mé-connaissance » de la relation au miroir¹⁰. Le corps y est bien sûr impliqué, l'image qu'il y en a et les modalités de son appropriation.

Plus encore, Lacan y parle du fondement du sujet et de « l'irruption de l'objet » (13 Juin 62, p. 193). Je voudrais que vous soyez attentif à ces signifiants qui nous intéressent aujourd'hui, déficience et carence :

« C'est en situant ce qu'est $\$$ coupure de a par rapport à la déficience fondamentale de l'Autre comme lieu de la parole, par rapport à ce qui est la seule réponse définitive au niveau de l'énonciation, le signifiant de A , du témoin universel en tant qu'il fait défaut et qu'à un moment donné il n'a plus qu'une fonction de faux témoin, c'est en situant la fonction de a en ce point de défaillance, en montrant le support que trouve le sujet dans ce a qui est ce que nous visons dans l'analyse comme objet qui n'a rien de commun avec l'objet de l'idéalisme classique, qui n'a rien de commun avec l'objet du sujet hégélien, c'est en articulant de la façon la plus précise ce a au point de carence de l'Autre, qui est aussi le point où le sujet reçoit de cet Autre, comme lieu de la parole, sa marque majeure, celle du trait unaire, celle qui distingue notre sujet de la transparence connaissante de la pensée classique, comme un sujet entièrement attaché au signifiant en tant que ce signifiant est le point tournant de son rejet, à lui le sujet, hors de toute la réalisation signifiante, c'est en montrant, à partir de la formule $\$ \diamond a$ comme structure du fantasme, la relation de cet objet a avec la carence de l'Autre, que nous voyons comment à un moment tout recule, tout s'efface dans la fonction signifiante devant la montée, l'irruption de cet objet. »

Ceci me pousse à poser ceci que la norme psychanalytique, pour tous, c'est cette carence, ce déficit fondamental de l'Autre comme lieu de la parole qui fait la nature déficitaire du sujet quant à la vérité et la jouissance (l'irruption de cet objet). Une déficience quant à l'Autre et à la parole doublée d'une méconnaissance dans l'imaginaire, voilà peut-être le normal de la structure pour tous.

Lacan indique : « C'est là ce vers quoi nous pouvons nous avancer, quoi que ce soit la zone la plus voilée, la plus difficile à articuler de notre expérience » et précise que cela ne concerne pas seulement le névrosé : « À ce niveau, le névrosé, comme le pervers, comme le psychotique lui-même, ne sont que des faces de la structure normale ».

¹⁰ « C'est en tant que la relation narcissique, narcissique secondaire, la relation à l'image du corps comme telle, est liée par quelque chose de structural à cette relation à l'objet qui est celle du fantasme fondamental, qu'elle prend tout son poids. Mais ce quelque chose de structural dont je parle est une relation complémentaire : c'est en tant que la relation du sujet marqué du trait unaire trouve un certain appui qui est de leurre, qui est d'erreur, dans l'image du corps comme constitutive de l'identification spéculaire, qu'elle a sa relation indirecte avec ce qui se cache derrière elle, à savoir la relation à l'objet, la relation au fantasme fondamental. Il y a donc deux imaginaires, le vrai et le faux, et le faux ne se soutient que dans cette sorte de subsistance à laquelle restent attachées tous les mirages du « me-connaître ». J'ai déjà introduit ce jeu de mots « mé-connaissance » : le sujet se méconnaît dans la relation du miroir. Cette relation du miroir, pour être comprise comme telle, doit être située sur la base de cette relation à l'Autre qui est fondement du sujet, en tant que notre sujet est le sujet du discours, le sujet du langage. »

Ainsi :

« Le névrosé, c'est le normal en tant que pour lui l'Autre avec un grand A a toute l'importance. Le pervers, c'est le normal en tant que pour lui le phallus, le grand Phi, que nous allons identifier à ce point qui donne à la pièce centrale du plan projectif toute la sa consistance, le phallus a toute l'importance.

Pour le psychotique le corps propre, qui est à distinguer à sa place, dans cette structuration du désir, le corps propre à toute l'importance.

Et ce ne sont que des faces où quelque chose se manifeste de cet élément de paradoxe qui est celui que je vais essayer d'articuler devant vous au niveau du désir ».

Quel est l'élément de paradoxe ?

« *Le noyau du désir inconscient et son rapport d'orientation, d'aimantation* si l'on peut dire, est absolument central par rapport à tous les paradoxes de la méconnaissance humaine. Et est-ce que *son premier fondement* ne tient pas en ceci : que le désir humain est une fonction foncièrement « *acosmique* » ? »

L'orientation du désir repose sur une dissymétrie dont Lacan propose des représentants topologiques.

Il joue aussi sur ce terme d'a-cosmique qu'il doit à Heidegger et qui est tout à fait intéressant. Est « acosmique » (cf. CNRTL) : **A.** [En parlant d'une pers.] Qui est sans relation avec l'univers sensible en tant que celui-ci est une réalité organisée **B.** [En parlant d'une qualité de l'être] Qui est propre aux réalités suprasensibles non gouvernées par un ordre immuable.

Le cosmos c'est l'univers et le bon ordre. Manière probablement de reprendre et d'étayer philosophiquement cette irréductibilité de la réalité psychique à la réalité matérielle, ce qui du désir et de son objet est « ce dont il n'y a pas d'idée ».

Le 20 Juin 1962¹¹, Lacan reprend ces points :

« La façon dont le sujet méconnaît les termes, les éléments et les fonctions entre lesquels se joue le sort du désir, pour autant précisément que quelque part lui en apparaît sous une forme dévoilée un de ses termes, c'est cela par quoi chacun de ceux que nous avons nommés névrosé, pervers et psychotique, est normal. Le psychotique est normal dans sa psychose et pas ailleurs, parce que le psychotique dans le désir a affaire au corps ».

¹¹ « La façon dont le sujet méconnaît les termes, les éléments et les fonctions entre lesquels se joue le sort du désir, pour autant précisément que quelque part lui en apparaît sous une forme dévoilée un de ses termes, c'est cela par quoi chacun de ceux que nous avons nommés névrosé, pervers et psychotique, est normal. Le psychotique est normal dans sa psychose et pas ailleurs, parce que le psychotique dans le désir a affaire au corps. Le pervers est normal dans sa perversion, parce qu'il a affaire dans sa variété au phallus, et le névrosé parce qu'il a affaire à l'Autre, le grand Autre comme tel. C'est en cela qu'ils sont normaux, parce que ce sont les trois termes normaux de la constitution du désir. Ces trois termes bien sûr sont toujours présents. Pour l'instant, il ne s'agit pas qu'ils soient dans un quelconque de ces sujets, mais ici, dans la théorie. »

Soulignons que chacun des trois termes sont méconnus et que l'un est dévoilé là où les deux autres sont voilés. Il y a un jeu entre méconnaissance et connaissance d'un côté et voilement et dévoilement de l'autre. L'élément dévoilé polarise la pensée ou la perception du sujet, cela s'impose à lui. Chaque structure a sa méconnaissance propre liée au point de captation dans le terme dévoilé qui se présente à lui.

L'articulation du désir est celle des trois termes du corps, de l'Autre, du phallus, ordonnée par l'importance d'un terme au détriment des autres, soit du voilement des deux autres. Qu'est-ce qui importe ? Ce à quoi on donne de l'importance, par exemple le corps, ou ce qui est méconnu mais opérant du fait de cette méconnaissance même ?

Ainsi, le pervers a affaire au phallus et sont voilés l'Autre (p. 115 : « l'Autre c'est la loi ou que c'est la jouissance en tant qu'interdite ») et le corps.

Le névrosé à l'Autre et sont voilés le phallus et le corps. Le névrosé a affaire à l'Autre en ceci que confondant la demande et le désir, soit la demande *à* et *de* l'Autre s'y trouve masqués le phallus comme signifiant du désir, un signifiant voilé derrière l'objet et la phrase (le fait de demander) de la demande.

Le psychotique a affaire au corps et sont voilés le phallus (« l'instrument du désir », p. 113 de *L'identification*) et l'Autre.

Le corps dévoilé

Lacan embraye sur la question du corps à la suite de ces phrases, notamment en référence à Heidegger. C'est sur cette question du corps, de ce qu'en enseigne la psychose, de la pensée que l'on peut en avoir en psychanalyse que je souhaite conclure. Non seulement parce que cette pensée est indispensable pour appréhender la clinique des psychoses parce qu'elle donne à penser aussi l'actualité de la psychanalyse, peut-être pas sans liens à la psychose, la persécution et l'hypocondrie, en ces temps de pandémie et d'égarements conceptuels quant à ce qu'est la « présence ».

Lacan parle de la présence du corps, du *Dasein* non sans revenir sur la question Freudienne de la pulsion : « Cette pulsion qui se fait sentir de l'intérieur du corps, ces schémas tout entiers structurés de ces prévalences topologiques, il n'y a que là-dessus qu'est l'accent : comment définir ce qui fonctionne de l'arrivée de l'extérieur et de l'arrivée de l'intérieur ? » (p. 199, Staferla).

Dans la psychose, la poussée pulsionnelle se fait-elle sentir de l'intérieur ou de l'extérieur ? Nous pourrions dire que dans la névrose la pulsion relève d'une topologie de l'extime, étrangère elle est la plus intime, sa force constance ne peut être évitée, dit Freud, même par la fuite. Sa localisation à l'extérieur ne contribue-t-elle pas à l'explication de la persécution par le corps propre ? Il n'est pas sûr que ce rapport de persécution soit propre à la psychose. A la condition de distinguer non pas ce qui est à l'extérieur du corps, mais à l'extérieur du sujet, non dans son cosmos mais dans son a-cosmos.

Ce qui fait contresens, c'est très clair à définir : c'est que le rapport de la pulsion au corps est partout marqué dans FREUD, topologiquement. Cela n'a pas la même valeur de renvoi, l'idée d'une direction, qu'une découverte d'une recherche biologique. Il est bien certain que ce «

qu'est-ce qu'un corps ? », vous le savez, ce n'est même pas une idée ébauchée dans le consensus du monde philosophant, au moment où FREUD ébauche sa première topique.

Toute la notion du *Dasein* est postérieure et construite pour nous donner, si je puis dire, l'idée primitive qu'on peut avoir de ce que c'est qu'un corps comme d'un « là », constituant de certaines dimensions de présence...

(...) on n'a pas de peine à nous montrer que ce n'est là que l'abstraction de l'objet, et parce que aussi bien cela se propose comme tel dans ce Descartes que j'ai mis cette année au début de notre exposé : **l'abstraction de l'objet comme subsistant, c'est-à-dire déjà ordonné dans un monde qui n'est pas simplement un monde de cohérence, de consistance, mais énucléé de l'objet du désir comme tel¹²** ».

Et une question sur le désir de l'analyste :

« Quand est-ce qu'il nous arrive de replacer un sujet dans son désir ? C'est une question que je pose à ceux qui ici ont quelque expérience comme analystes, évidemment pas aux autres. Est-il concevable qu'une analyse ait pour résultat de faire entrer un sujet en désir, comme on dit entrer en transe, en rut, ou en religion ?

C'est bien pour cela que je me permets de poser la question en un point local, le seul en fin de compte qui soit décisif, parce que nous ne sommes pas des apôtres, c'est : si cette question ne mérite pas d'être préservée quand il s'agit des analystes ? Car pour les autres, le problème posé, c'est : qu'est-ce que c'est que le désir de l'analyste, pour qu'il puisse subsister, persister, dans cette position paradoxale¹³ ? »

¹² J. Lacan, *L'identification*, version Staferla, p. 199.

¹³ *Ibid*, p. 200.

La psychose et le temps

Jean-Jacques Gorog¹

Je vais essayer d'aborder la psychose à partir des problèmes du temps. Il se trouve que ces problèmes ont un rapport avec la question de l'être (j'ajoute : et de l'avoir, pour être freudien) pris dans leur lien au temps. La philosophie, comme on le sait en a fait un problème majeur, avec Heidegger bien sûr, mais aussi avec ce qui l'environne à partir de Husserl, et dans son lien avec la phénoménologie, psychologique puis psychiatrique, Binswanger d'abord puis ce qu'on appelle l'école de Marseille avec Tatossian. Sans doute le plus notable y est l'approche de la psychose maniaco-dépressive, évidemment en premier lieu l'ouvrage de Binswanger, avec cet accent mis sur le temps, accéléré dans la manie, ralenti ou arrêté dans la mélancolie.

Pour L. Binswanger et pour les tenants de l'approche phénoménologique, la « manière d'être au monde » du maniaque est qualitativement modifiée. La fuite des idées traduit le glissement incoercible et continu des séquences temporelles successives (que la conscience normale peut maîtriser après s'être abandonnée un instant à l'imagination). Toutes difficultés abolies, c'est l'euphorie de la toute-puissance dans un monde sans limite où tout est jeu et festivité. Mais cette griserie est aussi le témoignage et l'expression d'une tendance dépressive, d'un « refus » de l'existence, que traduit en toute clarté l'accès mélancolique. Si le maniaque est incapable de faire « du temps du maintenant un présent », le mélancolique est dépassé par l'écoulement d'un temps insaisissable et rejeté dans le passé (E. Minkowski). Dans les deux cas, la conscience fait l'objet d'une « déstructuration temporelle-éthique », d'une désorganisation de la problématique de l'action « privant le sujet d'existence ».

Je rappelle que la dimension phénoménologique avec Jaspers a aussi animé le Lacan de sa thèse, avant qu'il n'adopte un point de vue plus structuraliste grâce à de Clérambault au moment de ses séminaires. Bien sûr il s'agit dans les deux cas de psychose. Mais comme toujours un tel schématisme a ses avantages et ses inconvénients. Comme inconvénient il y a ce à quoi peut servir ce point de vue phénoménologique, même lorsque la structure prend l'ascendant. Et Lacan joue sur les deux tableaux, comme on le voit à son hommage à Merleau-Ponty.

Donc je crois utile de reprendre cette question avec l'appoint de la conception de Lacan des psychoses qui ne peut pas se penser sans toutes ces références... et bien d'autres qui m'auront échappé.

D'abord l'hallucination. Notons que la difficulté à admettre son existence propre est à la mesure de l'étrangeté du phénomène lui-même. Il est toujours, enfin presque toujours, réduit à un produit de l'imagination. D'où le choix de Lacan de préférer une reconnaissance neurologique, comme l'a posée de Clérambault, au prolongement imaginaire de la personne décrit par la phénoménologie. Plutôt organique, fabrication autonome du cerveau, que production erronée d'un cerveau fantaisiste. Je crois

¹ Psychiatre, psychanalyste. Membre de L'Ecole de Psychanalyse des Forums du Champ lacanien.

qu'on ne souligne pas assez l'originalité de cette prise de position qui pose que la voix fait réellement retour et, ici, *dans le réel* est à prendre à la lettre, comme coupé du sujet qui la reçoit, comme venant réellement du dehors. Non seulement c'est le cas mais ce sera l'une des définitions majeures du réel lacanien. Comme on ne peut pas se servir de cette définition du réel pour dire ce qu'est l'hallucination, si c'est l'hallucination qui, elle, définit le réel, il faut trouver une autre approche pour définir ce phénomène étrange, humain trop humain comme dirait Nietzsche. Ajoutons qu'avec la formule que vous connaissez – tout ce qui est refusé dans l'ordre symbolique, au sens de la *Verwerfung*, reparaît dans le réel² – l'énigme reste entière. Voici une référence plus récente qui insiste sur la préférence au Nom-du-Père, avec ce nommé à :

« Être nommé-à quelque chose, voilà ce qui, pour nous, à ce point de l'histoire où nous sommes, se trouve préférer – je veux dire effectivement **préférer**, passer avant – **ce qu'il en est du Nom-du-Père**. [...] Qu'est-ce que cette trace, cette trace désigne, comme **retour du Nom-du-Père dans le Réel, en tant précisément que le nom du père est *verworfen*, forclos, rejeté**, et qu'à ce titre il désigne si cette foreclusion dont j'ai dit qu'elle est **le principe de la folie même**, est-ce que ce nommer-à n'est pas, **est-ce que ce nommer-à n'est pas le signe d'une dégénérescence catastrophique³ ? »**

Ensuite ce à quoi répond le terme de délire reste à examiner parce qu'à son propos un certain nombre de malentendus ont pu prendre langue. C'est d'autant plus complexe que fantasme et délire ont même contenu, nous dit-on. Quelle est alors la différence ? La certitude dans le délire par opposition au rêve imaginée du fantasme ? Pas si vite. Oui certes c'est un élément, mais encore faut-il définir de quelle certitude il s'agit, parce que on peut être certain que $2+2=4$ dans un système décimal et ne pas être fou pour autant. A moins que ce ne soit le rapport à la réalité. Mais là aussi Freud nous a mis en garde dans deux articles brefs mais nets qui énoncent que le rapport à la réalité est problématique dans tous les cas.

Comment aborde-t-il la question ? Il parle en termes d'espace, entre l'intérieur et l'extérieur, avec un troisième terme, le surmoi qui règle ces relations. Cependant il prend en considération toujours ce qui l'intéresse, à savoir le mécanisme. Voilà comment il termine son premier article :

« Pour finir, demandons-nous **quel peut être le mécanisme, analogue à un refoulement**, par lequel le moi se détache du monde extérieur. A mon avis on ne peut répondre sans avoir fait de nouvelles recherches, mais il devrait consister, **comme le refoulement**, dans un retrait par le moi de l'investissement qu'il avait placé au-dehors⁴. »

Et il suppose bien un autre mécanisme que le refoulement mais il reste très pris dans un schématisation spatiale et un schéma à deux dimensions. Lacan en suppose trois, à quoi il ajoute le temps, de façon à sortir de la difficulté. D'ailleurs Freud fait état, dans l'article complémentaire, « La perte de la réalité dans la névrose et dans la psychose », une fois admises les trois dimensions avec le symbolique (le surmoi) en tiers, de l'aporie toujours persistante, puisqu'on ne peut admettre ici que la différence soit seulement quantitative.

« Mais le nouveau monde extérieur fantasmatique de la psychose veut se mettre à la place de la réalité extérieure ; celui de la névrose au contraire aime s'étayer, comme le jeu de l'enfant, sur un fragment de la réalité – un autre que celui contre lequel elle doit se défendre –, lui prête une importance particulière et

² J. Lacan, *Le Séminaire*, Livre III, *Les Psychoses*, Paris, Seuil, 1981, p. 21.

³ J. Lacan, *Les non-dupes errent*, séance du 19 mars 74, inédit (souligné par moi).

⁴ S. Freud, « Névrose et psychose » (1924), dans *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973, p. 283 (souligné par moi).

un sens secret que, d'un terme pas toujours approprié, nous appelons **symbolique**. C'est ainsi que pour la névrose comme pour la psychose, la question qui vient à se poser n'est pas seulement celle de **la perte de la réalité**, mais aussi celle d'un **substitut de la réalité**⁵. »

Comme on voit ça ne va pas de soi pour faire vraiment la différence. Je vous propose, c'est là mon hypothèse, de considérer que Lacan complète son stade du miroir de la dimension du temps, dimension que le signifiant, la chaîne signifiante implique. Ce n'est pas que ce ne soit pas présent chez Freud, mais je le rappelle, le stade du miroir est proprement l'invention de Lacan – au même titre que l'objet *a* – et non pas l'opération symbolique à propos de laquelle Lacan précise qu'il n'y a ajouté rien de plus qu'un vocabulaire nouveau, la linguistique, que Freud n'avait pas à sa disposition. Le temps est présent dans l'opération symbolique bien sûr, seulement une confusion existe chez Freud, on y revient sans cesse, pour qui le Moi distingue mal l'imaginaire et le symbolique puisqu'il comporte une part de conscient et une « part » d'inconscient. La répartition Moi/sujet permet à Lacan de sortir de l'impasse en proposant son nœud à trois, imaginaire, symbolique et réel. Posons que le symbolique implique le temps du signifiant et que grâce à cette distinction d'avec l'imaginaire on va pouvoir faire une différence plus claire entre névrose et psychose.

Pour cela je préfère revenir à l'hallucination, celle qui définit le réel, et qui est aussi une entrée décisive pour l'objet *a*. Le temps en est un élément essentiel qui se présente sous plusieurs formes. Et d'abord cette difficulté à ordonner le phénomène dans le temps. Mon idée est que l'hallucination si elle n'abolit pas le hasard, abolit le temps.

J'ai souvent pris comme point de départ cette phrase qui introduit « L'étourdit » :

« Qu'on dise reste oublié derrière ce qui se dit dans ce qui s'entend⁶. »

Avec la proposition suivante qui énonce que, dans la psychose, *qu'on dise* ne reste pas oublié, comme ça l'est ordinairement, de sorte que, ce dont on se souvient, c'est de ce qui se dit, de ce qui a été dit. Seulement pour qu'il y ait un dit encore faut-il qu'il y ait eu un dire :

« [...] que pour qu'un dit soit vrai, encore faut-il qu'on le dise, que dire il y en ait⁷. »

Ce *qu'on dise* relève du réel de l'énonciation. Dans l'hallucination il y a un dire et le premier soin de Lacan a été de souligner que la voix est à prendre comme non imaginée, réelle, mieux, comme je l'ai déjà dit, c'est grâce à cette voix qu'il définit son réel à lui, de sorte que l'on ne puisse pas le confondre avec la réalité, parce que cette voix, on en conviendra, dans la réalité elle n'existe pas, nous ne pouvons pas l'entendre. Je dis que ce dire halluciné non seulement il est vrai pour le sujet, mais il veut que vous reconnaissiez qu'il existe. Ici il faut être précis, il vous demande d'admettre qu'il l'entend, pas de l'entendre vous-même, et d'ailleurs si vous prétendiez l'entendre comme lui il se moquerait de vous.

La confusion est d'importance et elle se voit dans l'accusation fréquente portée contre les thérapeutes et plus précisément les analystes, qui consiste à « délirer avec le malade », pour peu qu'on prenne la fantaisie d'écouter ce qu'il dit. Ce que ce préjugé contient est qu'il y aurait un risque d'être en somme convaincu non par le dire mais par l'énoncé. Il aboutit régulièrement à ce que l'on considère comme dangereux d'écouter ce que dit un malade, d'où les méthodes modernes, à l'américaine, qui s'en

⁵ S. Freud, « La perte de la réalité dans la névrose et dans la psychose » (1924), *op. cit.* (souligné par moi).

⁶ J. Lacan, « L'étourdit », dans *Autres Écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 449.

⁷ J. Lacan, « L'étourdit », *op. cit.*, p. 450.

passent régulièrement, c'est un peu comme Tati qui s'en moque dans *Jour de fête* lorsqu'il est facteur à l'américaine.

Je crois que ce dire de la voix hallucinée ne s'efface pas. Pour l'approcher je cite toujours le même exemple de ce patient, vu dans une présentation, la cinquantaine passée et qui avait tué sa mère. Je lui avais demandé pourquoi il l'avait fait. A quoi il avait répondu qu'il y avait une voix qui disait « Tue-la ». Et j'ajoute :

« Et depuis combien de temps entendez-vous cette voix ?

– Depuis plus de vingt ans.

– Mais alors pourquoi maintenant ?

– Deux jours avant il n'y avait plus la voix. »

L'histoire est instructive à plus d'un titre, et notamment celui-ci, que ce réel de la voix n'a pas toujours l'effet attendu. Par ailleurs j'insiste suffisamment sur l'importance qu'il y a à savoir comment le sujet obéit ou non à ce que lui dicte la voix, pour qu'on ne s'y méprenne pas. Je ne crois pas, bien sûr, à l'absence d'un danger tel que la voix ne puisse provoquer l'acte.

Ce que ça nous apprend est aussi autre chose, c'est la persistance de la voix hors temps, pas son dit mais son dire. Lorsque le réel du dire disparaît, ce réel qui avait fait et continuait de faire retour au long des années, comme dit Lacan, à partir du symbolique forclus, il n'y a plus ce qui maintenait en suspens l'acte ordonné par la voix, un autre style de dire, l'acte, était devenu nécessaire pour pallier l'absence de la voix, comme si cette voix devait être là pour toujours. Je suis persuadé, mais je ne peux le garantir, que Lacan pensait à l'exception psychotique lorsqu'il a proposé cette phrase, « Qu'on dise... » à partir de laquelle il construit « L'étourdit ».

Cette permanence de la voix même lorsqu'elle disparaît est une donnée clinique essentielle. Il arrive ainsi que ce que dit la voix s'efface jusqu'à un murmure inaudible, mais elle est toujours là, présence maintenue de cette forme si particulière de l'être en tant que vivant. Le film *Un homme d'exception* qui est l'histoire de l'économiste Nacht, montre ça très bien, à la fin, lorsqu'il va mieux et que l'hallucination ne fait plus qu'accompagner son existence d'un murmure, mais sans disparaître tout à fait.

Je crois que c'est important de saisir cette dimension hors-temps du phénomène de même que de se demander à quelle nécessité il répond. N'oublions pas que si le délire est tentative de guérison, l'hallucination aussi est tentative de guérison. Tentative ratée certes mais qui réintroduit le symbolique. Car ce qui fait retour dans le réel de ce symbolique forclus, ce sont des mots, c'est du symbolique, fût-il désarrimé du reste de la chaîne. Et c'est ici que j'interviens, désarrimé veut dire désarrimé du temps qui court. Le temps qui court c'est le réel qui ne peut s'appréhender et auquel on pallie avec un agenda. Regardez le moment que nous vivons, il arrête le temps et nous fait vivre une suspension du temps, comme si nous sautions en l'air et que nous restions en apnée sans retomber. Les repérages habituels font défaut.

C'est le problème que Lacan ne cesse de traiter en prenant en considération comment le névrosé y fait face. Mais c'est d'abord face à la psychose que la question s'élabore. Si le signifiant n'a de sens que dans le temps, que se passe-t-il lorsqu'il s'arrête ?

Une des façons de l'aborder est lorsque la paire S1-S2 se fige, alors que sa fonction suppose qu'il s'agisse d'une paire ordonnée dans le temps, il appelle ça l'holophrase. Entendons-nous on ne peut parler de signifiant qu'à condition qu'il coule comme l'eau de la rivière d'Héraclite, qu'il ne soit jamais le même. Et quand il arrête de couler, qu'il se prend en masse, lorsque la rivière gèle ? C'est ça l'holophrase et c'est aussi une définition de la psychose.

« C'est que c'est précisément dans la mesure où **il n'y a pas l'intervalle entre S1 et S2, où le premier couple de signifiants se solidifie, "s'holophrase"** si je puis m'exprimer ainsi, que nous avons le modèle de toute une série de cas qui peuvent l'illustrer, encore que dans chacun le sujet n'y occupera pas la même place. [...]

De même, c'est assurément quelque chose du même ordre dont il s'agit dans la psychose. Cette solidité, **cette prise en masse, de la chaîne signifiante primitive**, c'est ce qui interdit cette ouverture dialectique qui se manifeste dans le phénomène de **la croyance**. Au fond de la paranoïa, de la paranoïa elle-même qui nous paraît pourtant toute animée de croyance, au fond règne ce phénomène de **l'Unglauben** qui n'est pas le "n'y pas croire", mais **l'absence d'un des termes de la croyance, de cet endroit où se désigne la division du sujet**⁸. »

Le livre dont il parle dans cet extrait est *L'enfant arriéré et sa mère* de Maud Mannoni. Ce qui est remarquable, mais je ne l'ai pas relu récemment, c'est l'effet psychose que Lacan me semble-t-il ajoute à son livre, lequel en tout cas ne l'énonce pas clairement. La croyance divise le sujet, mais on peut dire que, pour que ce soit possible, il faut que la formule du signifiant, tel qu'il représente le sujet pour un autre signifiant, que cette formule puisse prendre place dans une succession temporelle. Lorsque les deux signifiants sont simultanés, holophrasés, cet effet sujet ne peut se produire.

Si le délire et le fantasme ont même contenu, que d'autre part le rapport à la réalité n'est qu'un repérage incertain selon Freud, comment trancher ? Eh bien c'est à ce niveau que la fonction temporelle peut se révéler utile.

Je vous rappelle l'exemple de référence, le Président Schreber : il avait le fantasme suivant « qu'il serait beau d'être une femme subissant l'accouplement » fantasme que les hommes peuvent avoir et qu'ils ont d'ailleurs à l'occasion, et puis ensuite le délire selon lequel il est la femme de Dieu. Le contenu est le même, ce qui les distingue c'est, à suivre la conception de Lacan, la position du sujet face à l'effraction du signifiant père. Le temps du délire se marque d'abord d'une suspension, d'une sorte d'incompréhension, qui se traduit par un moment de perplexité. Lacan considère que c'est l'effet d'une catastrophe imaginaire. Suspension, arrêt du temps. Puis vient une substitution, métaphore délirante, et plutôt que de définir un autre espace j'y verrais volontiers l'affirmation d'un autre temps où l'asymptote approcherait sans cesse son accomplissement sans qu'il soit possible de l'atteindre. En somme il lui manque le point d'arrêt, le signifiant qui permet d'ordonner le temps, le signifiant du Nom-du-père. En réalité le Dieu de Schreber reste instable comme le montrent les alternances perpétuelles de sa présence-absence, prises au milieu de la certitude de son existence.

Pour préciser le timing de l'hallucination il me semble utile de revenir sur notre exemple de référence, l'hallucination *Truie* avec les différences portant sur ce timing entre le séminaire et l'article écrit deux ans plus tard. Je n'insiste pas sur le mode du questionnement qui mériterait d'être examiné de près, mais je crois que tous ceux qui sont habitués des présentations en ont quelque idée. Retenons

⁸ J. Lacan, *Le Séminaire*, Livre XI, *Les Quatre concepts de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 215 (souligné par moi).

seulement qu'on doit s'adapter à l'économie d'un patient dans toute sa singularité. Je vous renvoie à l'écrit dans son article « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », où le rapport au temps est très clairement énoncé :

« Les cliniciens ont fait un pas meilleur en découvrant l'hallucination motrice verbale par détection de mouvements phonatoires ébauchés. Mais ils n'ont pas articulé pour autant où réside le point crucial, c'est que **le *sensorium* étant indifférent dans la production d'une chaîne signifiante** :

1° celle-ci s'impose par elle-même au sujet dans sa dimension de voix ;

2° elle prend comme telle **une réalité proportionnelle au temps**, parfaitement observable à l'expérience, **que comporte son attribution subjective** ;

3° sa structure propre en tant que signifiant est déterminante dans cette attribution qui, dans la règle, est **distributive**, c'est-à-dire à plusieurs voix, donc qui pose comme telle le *percipiens*, prétendu unifiant, comme **équivoque**⁹. »

Mais il est utile de revenir au séminaire, trois ans plus tôt :

« Elle m'avait tout de même livré qu'un jour, dans le couloir, au moment où elle sortait de chez elle, elle avait eu affaire à une sorte de mal élevé dont elle n'avait pas à s'étonner, puisque c'était ce vilain homme marié qui était l'amant régulier d'une de ses voisines aux mœurs légères¹⁰. »

... aux mœurs légères puisqu'elle avait un amant : vous voyez le dispositif, n'est-ce pas ? La voisine a un amant et c'est ce monsieur qu'elle rencontre sur le palier.

« A son passage, celui-ci – elle ne pouvait me le dissimuler, elle l'avait encore sur le cœur – lui avait dit un gros mot, gros mot qu'elle n'était pas disposée à me répéter, parce que comme elle s'exprimait, cela la dépréciait. »

Là il faut être très attentif à la façon dont Lacan suit pas à pas ce qu'elle dit.

« Néanmoins, une certaine douceur que j'avais mise dans son approche, avait fait que nous en étions, après cinq minutes d'entretien, à une bonne entente, (...) ».

Autrement dit la manière aussi compte.

« (...) et là-dessus elle m'avoue, avec un rire de concession, qu'elle n'était pas sur ce point tout à fait blanche, car elle avait elle-même dit quelque chose au passage. »

Sans doute, vous allez avoir le fin mot de l'affaire mais on vous donne aussi la façon dont on y arrive, la façon dont le sujet, en quelque sorte, progresse, et pas seulement le public de la présentation. Ça fait valoir que les voies, les chemins suivis pour le dire sont aussi importants que ce qui est dit. Donc :

- 1) elle entend un gros mot, on ne sait pas lequel ;
- 2) il se trouve qu'elle-même a dit quelque chose avant, mais on ne sait pas quoi.

⁹ J. Lacan, « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 533 (souligné par moi).

¹⁰ J. Lacan, *Les Psychoses*, *op. cit.*, p. 59 (ainsi que les citations qui suivent).

Ce quelque chose elle va le dire d'abord, elle l'avoue plus facilement que ce qu'elle a entendu et c'est – *Je viens de chez le charcutier*. C'est ce qu'elle murmure en passant devant le monsieur. Enfin : et alors là elle nous lâche le coup, qu'a-t-il dit lui ? Il a dit – *Truie*.

Ici Lacan fait un petit commentaire sur le discours qui n'est pas inversé dans l'hallucination en faisant remarquer que ce *Truie* qu'elle entend vise en réalité la voisine, insulte qui répond aux insultes auxquelles elles sont soumises, selon leurs dires, la malade et sa mère.

Mais ceci vous le savez. Ce qui m'a arrêté moi c'est la modification qu'on va trouver en passant à la version écrite, comme je l'ai dit, trois ans plus tard. En effet l'hallucination truie s'y trouve énoncée en premier par la patiente, puis il obtient en l'interrogeant sur ce qui précède la voix, le désormais célèbre *Je viens de chez le charcutier*, après avoir quelque peu erré, ce dont il nous avertit puisqu'il n'y avait pas échappé lui-même sous la forme de la projection trop fréquente du psychiatre, le *Cochon* interprétant *Truie*, ce qu'il corrige aussitôt :

« (...) trop facile à extrapoler au nom d'une projection qui ne représente jamais en pareil cas que celle du psychiatre, lui demandâmes ce qui en elle-même avait pu se proférer l'instant d'avant. Non sans succès : car elle nous concéda d'un sourire avoir en effet, murmuré à la vue de l'homme, ces mots dont à l'en croire il n'avait pas à prendre ombrage : “Je viens de chez le charcutier...”¹¹. »

La phrase allusive *Je viens de chez le charcutier* rappelons que c'est celle qui lui avait été donnée dans la première version avec le moins de réticence et avec un sourire, un sourire plein de sous-entendus, l'essentiel étant dans ce que le sous-entendu allusif impliquait de compréhension mutuelle. L'allusion est vraiment l'articulation essentielle de cet étrange phénomène.

Pourquoi cette inversion ? Je crois que si la version du séminaire est sans doute la bonne, la tordre comme il le fait dans l'écrit présente quelques avantages.

Et d'abord celui-ci : la pratique nous montre qu'il est plus facile d'obtenir le récit de la voix que ce qui la précède immédiatement, ce qui la cause et dont elle est le résultat. D'ailleurs on nous dit bien qu'elles sont en butte aux insultes incessantes. J'ajouterai ici qu'on a souvent pu mettre en évidence comment, dans certaines situations où le patient ne trouve plus sa place, celui-ci fait appel à la voix, la sollicite et l'obtient avec soulagement. La psychiatrie classique avait du reste reconnu le phénomène sous le nom d'attitude d'écoute.

Ensuite cette inversion permet d'approcher de plus près le mécanisme à l'œuvre. Le commentaire inscrit la dimension temporelle :

« Cette incertitude prit fin, passée la pause, avec l'apposition du mot “truie” lui-même trop lourd d'invectives pour suivre isochroniquement l'oscillation¹². »

– Le mot « truie », l'insulte, l'injure, a un poids trop grand pour que ça continue à flotter entre qui le dit, à qui ça s'adresse.

C'est ainsi que le discours vient à réaliser son intention de rejet dans l'hallucination. Au lieu où l'objet indicible est rejeté dans le réel,

¹¹ J. Lacan, « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », *op. cit.*, p. 534.

¹² J. Lacan, « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », *op. cit.*, p. 535 (ainsi que les citations qui suivent).

– L'objet qu'on ne peut pas dire c'est évidemment « cochon » soit l'équivoque sexuelle. C'est l'insulte qu'elle ne dit pas à l'homme, qu'elle pourrait dire à tout homme.

un mot se fait entendre, pour ce que, venant à la place de ce qui n'a pas de nom, il n'a pu suivre l'intention du sujet, sans se détacher d'elle par le tiret de la réplique : [...]

– C'est absolument fondamental parce qu'il faut articuler les deux choses, le message reçu de l'autre sous une forme inversée, ce qui se passe dans le *Tu es ma femme, tu es mon mari* : par exemple – *Tu es ma femme*, qui implique par exemple, *ce n'est pas une raison pour que je sorte les poubelles !* Il existe bien des variantes possibles sur le message et son inversion.

Dans cet exemple il y a la réplique, l'intention du sujet, qui s'y résout : *Je viens de chez le charcutier – Truie*. Dans la phrase elle-même manque ce pourquoi elle est dite, quelle est l'intention. Ce que Lacan explique est que le tiret fait défaut c'est pourquoi il l'a présenté à l'envers en disant : *Moi, Truie je viens de chez le charcutier, Moi, Truie, prête à être dépecée, je viens de chez le charcutier*. Le *Truie* que la réplique détache équivaut au *je*. Il n'est distinguable que de ce qu'il vient du dehors, et, parce qu'il vient du dehors il a pour effet de déterminer la position du sujet.

[...] il n'a pu suivre l'intention du sujet sans se détacher d'elle par le tiret de la réplique [...]

– il s'amuse –

[...] opposant son antistrophe de décri au maugréement de la strophe restituée dès lors à la patiente avec l'index du je [...]

– Ce qui est restitué c'est que le *je* de *Je viens de chez le charcutier* la désigne bien elle. Lacan donne comme exemple de cette restitution subjective liée à l'insensé des propos, le vocabulaire qui surgit dans l'acte sexuel :

[...] et rejoignant dans son opacité les jaculations de l'amour quand, à cours de signifiant pour appeler l'objet de son épithalame, il y emploie le truchement de l'imaginaire le plus cru. «Je te mange... – Chou !»
«Tu te pâmes... – Rat !» »

– Les situations de l'amour témoignent de cette dimension parfaitement énigmatique, persistante, où les mots n'ont pas d'autre fonction que de répartir les interlocuteurs.

Je viens de chez le charcutier – Truie a pour motif cette répartition même, le tiret de la réplique et non le sens des mots.

Ce qui est important c'est la détermination de qui parle, et non pas ce qui est dit. C'est d'où ça vient et qui parle. C'est vrai pour tout le monde. La vraie question de la psychanalyse va être non pas seulement ce qu'on dit, mais qui le dit et quand. *D'où on parle* est ce sur quoi porte l'inconscient freudien.

Le sujet qui parle, dès qu'il parle, ne sait pas ce qu'il dit. On ne va donc pas faire le reproche au sujet psychotique de ne pas savoir ce qu'il dit puisque personne ne le sait. Mais la position de celui qui parle va être déterminée par ce qu'il dit. C'est ce qui fait défaut, à certains moments cruciaux, dans la psychose. L'hallucination est un des modes de réponse qui permet de trancher et de résoudre cette indétermination.

Si on suit la formule, *ce qui est forclos du symbolique resurgit dans le réel*, implique que la mise entre parenthèses de ce A, l'Autre du langage, avec ce qui le commande, le Nom-du-Père et son représentant le phallus, aboutit à ce *Truie* qui surgit dans le réel. Mais on oublie un détail très important qui est que ce

qui surgit dans le réel n'est pas du réel, c'est du symbolique, c'est le mot *Truie* qui émerge dans le réel. Et réel veut d'abord dire qu'elle n'imagine pas qu'on lui dise ça, qu'elle l'entend.

L'imaginaire construit normalement à la faveur du symbolique une image par laquelle on s'imagine... être comme on est. Cette image complète ne l'est pas tout à fait puisqu'il y manque quelque chose, la fonction phallique. Or c'est ce défaut qui paradoxalement autorise l'unité, sorte de point de fuite que Lacan compare au point aveugle de la rétine ou au point de perspective des peintres de la Renaissance. Il est perçu un moins dans l'image, écrit $-\Phi$ et qui reste la condition en provenance du symbolique de la construction de ce triangle imaginaire.

On n'abandonne cependant pas l'idée du délire comme tentative de guérison, l'hallucination elle-même comme tentative de guérison par restauration du *shifter*, soit du *je* en tant qu'il n'a pas d'autre signification pour le sujet que de désigner celui qui parle, et de le reconnaître comme tel, ce *je* c'était donc moi.

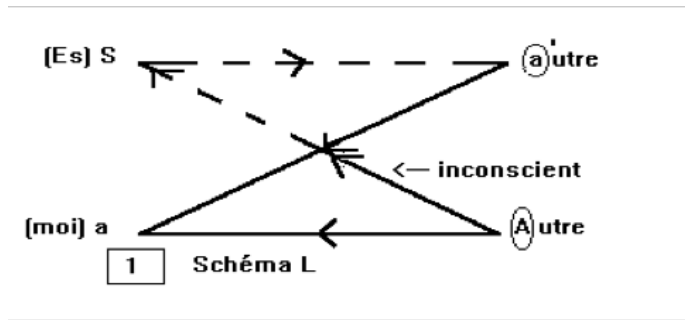
Maintenant revenons au séminaire après avoir apprécié ces précisions sur le *shifter* que la fréquentation de Jakobson avait permise. Parce que les tâtonnements peuvent présenter autant d'intérêt que ce qui peut en être formalisé.

Il y a encore autre chose, qui concerne la temporalité. Il est tout à fait clair à partir des propos de la patiente, qu'on ne sait pas qui a parlé le premier. Selon toute apparence ce n'est pas notre patiente, ou tout au moins ça ne l'est pas forcément, en tout cas nous n'en saurons jamais rien puisque nous n'allons pas chronométrer les paroles déréelles avec une articulation, mais si le développement que je viens de faire est correct, si la parole du sujet est bel et bien dans l'ordre, le moins que nous puissions dire, est que l'allocution, ***Je viens de chez le charcutier, présuppose la réponse Truie***, justement parce que la réponse est l'allocution, c'est-à-dire ce que vraiment la patiente dit.

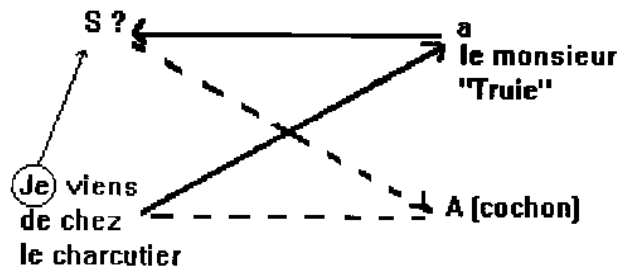
« J'ai fait remarquer qu'il y a quelque chose de tout à fait différent de ce qui se passe **dans la parole vraie, dans le "tu es ma femme" ou le "tu es mon maître"**, où tout au contraire l'allocution est la réponse, ce qui répond à la parole c'est en effet cette consécration de l'autre comme ma femme, ou comme mon maître, **et donc ici la réponse, contrairement à l'autre cas, présuppose l'allocution.** [...] [le sujet] est vis-à-vis de ce phénomène **dans la perplexité, du phénomène brut** en fin de compte, et il faut longtemps pour qu'il essaie autour de cela de **reconstituer un ordre que nous appellerons l'ordre délirant**, il le restitue non pas comme on le croit par déduction et construction, **mais d'une façon dont nous verrons ultérieurement qu'elle ne doit pas être sans rapport avec le phénomène primitif lui-même**¹³. »

On attrape peut-être mieux l'inversion des deux propositions, une fois qu'on a saisi la sorte d'ordre logique qui implique que le charcutier dépeceur ne vaut que si *Truie* le précède, et cela même si la réponse ne prend son sens qu'après-coup. Le schéma L que Lacan évoque d'ailleurs à ce moment peut se lire ainsi, avec un premier *je* flottant qui manque à la place de celle qui parle mais que *Truie* vient propulser comme ce *je* rétabli dans sa fonction symbolique.

¹³ J. Lacan, *Les Psychoses, op. cit.*, p. 64 (souligné par moi).



Séminaire *Les Psychoses*, p. 22.



Le texte de ce qui est dit, qu'il faut reconnaître assez difficile à lire, n'est pas retranscrit en entier dans le texte publié, pourtant il vaut la peine de suivre à la trace l'insistance que met Lacan à détailler l'opération langagière en jeu, plus lisible avec l'aide du schéma ci-dessus. C'est pourquoi je vous la donne *in extenso*.

« La parole s'exprime dans le réel, elle s'exprime dans la marionnette, l'Autre dont il s'agit, dans cette situation n'est pas au-delà du partenaire, il est au-delà du sujet lui-même, et c'est cela qui est le signe, **la structure de l'allusion**, elle s'indique elle-même dans un au-delà de ce qu'elle dit. En d'autres termes, si nous plaçons dans un schéma le jeu des quatre qu'implique ce que je vous ai dit la dernière fois, le S, le A, le petit a, le petit a', **le petit a c'est le monsieur** qu'elle rencontre dans le couloir, **il n'y a pas de grand A**, il y a quelque chose qui va de a à a', **a' c'est ce qui dit "Je viens de chez le charcutier"**, et de qui dit-on "Je viens de chez le charcutier" ? de S. **Petit a lui dit "Truie"**, a' la personne qui nous parle et qui a parlé en tant que délirante, reçoit sans aucun doute son propre message de quelque part sous une forme inversée, elle le reçoit du petit autre, et ce qu'elle dit concerne l'au-delà qu'elle est elle-même en tant que sujet, et dont par définition, simplement parce qu'elle est sujet humain, elle ne peut parler que par allusion, il n'y a qu'un seul moyen de parler de ce S, de ce sujet que nous sommes radicalement, **c'est soit de s'adresser vraiment à l'Autre grand A et d'en recevoir le message qui vous concerne sous une forme inversée, soit, autre moyen, d'indiquer sa direction, son existence sous la forme de l'allusion**. C'est en cela qu'elle est proprement **une paranoïaque**, le cycle pour elle comporte une exclusion de ce grand Autre, **le circuit se ferme sur les deux petits autres qui sont la marionnette en face d'elle qui parle, et dans laquelle résonne son message à elle, et elle-même qui, comme moi, est toujours un autre et qui parle par allusion**. C'est même cela qui est important, elle en parle tellement bien par allusion qu'elle ne sait pas ce qu'elle en dit, car en fin de compte, si nous regardons les choses de près, que dit-elle ? Elle dit : "Je viens de chez le charcutier", qui vient de chez le charcutier ? un cochon découpé, elle ne sait pas qu'elle le dit, mais

le dit quand même. Cet autre à qui elle parle, elle lui dit d'elle-même “moi la truie, je viens de chez le charcutier”, “je suis déjà disjointe, corps morcelé, *membra dispecta*, délirante, de sorte que mon monde s'en va en morceaux, comme moi-même”, c'est cela qu'elle lui dit, et en effet cette façon déjà de s'exprimer si compréhensible qu'elle nous paraisse, quand même le moins qu'on puisse dire, est un tout petit peu drôle¹⁴. »

Ce que Lacan résume dans ceci qui je dois dire m'apparaissait quelque peu énigmatique :

« Cet exemple n'est ici promu que pour saisir au vif que la fonction d'irréalisation n'est pas tout dans le symbole. Car pour que son irruption dans le réel soit indubitable, il suffit qu'il se présente, comme il est commun, **sous forme de chaîne brisée**¹⁵. »

La chaîne brisée c'est très exactement ce que nous rencontrons lorsque l'effet sujet, d'un signifiant le représentant pour un autre, ne se produit pas. C'est le cas du traumatisme, rencontre qui ne permet pas au sujet de la situer dans la chaîne signifiante, d'où la chaîne brisée. En note il ajoute :

« Cf. le séminaire du 8 février 1956 où nous avons développé l'exemple de la vocalisation « normale » de : la paix du soir. »

Où il s'agit de montrer la dimension réelle que peut prendre à l'occasion le signifiant.

Il se trouve que l'hallucination peut rater son objectif, enfin l'objectif qu'on lui désigne ici, que ce réel restaure un symbolique minimal qui permette un habillage imaginaire. C'est quand ça rate que le sujet obéit à la voix parce que ce qui du réel surgit dans le symbolique véhiculé par cette voix ne produit pas d'effet de stabilisation. L'acte est alors la dernière parade pour restaurer la place du sujet. Supposons que l'allusion « dans son intention conjuratoire » reste oscillante sur l'axe a a' : cela arrive. La solution c'est alors l'acte lui-même pour enfin se déprendre de l'autre, son semblable. Il n'a plus d'autres solutions que celles de frapper l'autre ou de se frapper lui-même pour se démarquer, pour restaurer une dimension symbolique. C'est pourquoi l'acte va avoir aussi cette dimension de réel, acte de parole, le réel en tant qu'il va fabriquer du symbolique et restituer une place pour permettre à cet imaginaire d'avoir une assise. L'obéissance à la voix peut témoigner de cette incapacité de la voix à restaurer la dimension symbolique.

Je viens de chez le charcutier, face à la menace sexuelle, et son morcellement que réveille la voisine, lui rappelle l'événement précédent, et la jouissance qui lui était attaché avec son charcutier de mari. L'insulte qui surgit : *Truie*, veut dire *tu as bel et bien joui de lui*. C'est cette jouissance qui était insupportable et si on suit ce parcours sans tenir compte des hiatus, des coupures, on commet l'erreur de comprendre trop vite, à croire qu'elle le traite de cochon, et on rate le fait qu'elle-même est morcelée et que c'est au contraire ce *Truie* qui vise à rassembler les morceaux en lui fournissant, là où le signifiant phallique fait défaut, un principe d'unification de la jouissance. Ce qui n'est pas commenté sera repris plus tard, à l'époque d'*Encore*, séminaire de 1972-73. Lacan ne rappelle pas son exemple de 1955. Mais comment ne pas lire, dans ce *Truie* une ébauche du pousse-à-la-femme dont le cas Schreber reste le modèle, et qui fournit un tempérament à l'absence de la signification phallique.

¹⁴ J. Lacan, *Les Psychoses*, *op. cit.*, p. 63 (souligné par moi).

¹⁵ J. Lacan, « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », *op. cit.*, p. 535.